

Science-fiction et genre: lectures féministes

Sylvie Vartian et Bernard Girard

Les cahiers de la CRSDD • collection recherche
No 07-2012

Sylvie Vartian est diplômée en droit, elle a pratiqué le droit des réfugiés et de l'immigration pendant quatre ans. Elle a ensuite obtenu un certificat en traduction et une maîtrise en études littéraires à l'UQÀM. Elle a été rédactrice et recherchiste dans le domaine du film sur l'art, tout en participant aux publications du groupe Figura. Depuis dix ans, elle enseigne la littérature à temps plein au niveau collégial, au Collège Gérard-Godin.

Bernard Girard est chercheur affilié à la Chaire de responsabilité sociale et de développement durable, consultant en management, chroniqueur radio, journaliste, conférencier, auteur de plusieurs livres sur le management et ses théories, la littérature et l'économie ainsi qu'observateur des nouvelles technologies depuis plus de vingt ans.

Les cahiers de la CRSDD
Collection recherche • No 07-2012

Science-fiction et genre: lectures féministes

Par *Sylvie Vartian et Bernard Girard*

ISBN 978-2-923324-26-5
Dépôt Légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012



École des sciences de la gestion
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, Succursale Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8 Canada
<http://www.crsdd.uqam.ca>

Avant-propos

Les deux textes qui composent ce cahier de recherche s'inscrivent dans le projet de recherche intitulé *Les scénarios d'organisation socio-politique et économique des sociétés post-écologiques : analyse des propositions issues de la science-fiction* financé par le programme Appui aux projets novateurs du Fonds de recherche sur la société et la culture FQRSC, que nous tenons ici à remercier. Le texte de Sylvie Vartian, qui explore le traitement du genre dans les œuvres féministes de science-fiction est suivi d'un commentaire de Bernard Girard sur le féminisme, la science-fiction et la pensée politique.

La démarche de recherche à laquelle contribuent ces textes vise à dégager des formes de connaissance non scientifiques quelques pistes pour penser les sociétés du futur, en s'attardant plus spécifiquement aux œuvres de science-fiction. Elle poursuit la piste ouverte par [Anne Barrère](#) et Danilo Martuccelli dans leur ouvrage *Le roman comme laboratoire de la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, publié aux Presses universitaires du Septentrion. La thèse principale de ces auteurs suggère que le roman est une source privilégiée de connaissance pour les sciences sociales malgré l'idée de plus en plus répandue qui envisage « la production romanesque actuelle comme désocialisée, insignifiante et enfermée dans les arcanes du moi » (Barrère et Martuccelli, 2009). Le fait que cette étude soit l'une des rares analyses sociologiques d'envergure sur la production romanesque française montre pourtant à quel point le roman est aujourd'hui négligé comme source de savoir malgré le fait que « certaines œuvres recèlent, à condition de bien savoir les lire, des sources majeures pour la compréhension de notre époque » (idem).

Si le roman en général est négligé, on peut imaginer le sort fait à la science-fiction, genre mineur, quant à son potentiel pour la connaissance scientifique sociologique. Pourtant, la science fiction peut nourrir une démarche de réflexion, comme l'illustre une livraison récente de la revue *Écologie & Politique* (N0

37/2008) intitulée « L'avenir est déjà parmi nous », et dont l'appel à communication invitait les auteurs à se projeter en 2108. Comme l'expliquent les responsables de ce numéro, il s'agissait de voir « Comment alors, aujourd'hui, penser « l'utopie » - moins au sens étymologique de ce qui n'a pas et ne peut pas avoir de lieu, qu'en tant que forme particulière d'imagination pouvant donner une orientation à l'action ? Comment se projeter librement dans un futur plus ou moins lointain sans sombrer dans un pessimisme que l'état du monde actuel paraît devoir nous imposer, ni, par ailleurs, s'illusionner ? » (Rodary et Lefèvre, 2009, p. 17-18).

Nous souhaitons explorer quels scénarios sont proposés par la littérature, et plus spécifiquement par la science-fiction, quant à l'organisation des sociétés de demain. Ce cahier de recherche s'intéresse plus spécifiquement à la question du genre, et s'efforce de penser ce qui reste encore impensable dans la production scientifique plus traditionnelle.

Corinne Gendron, Responsable du projet
Les scénarios d'organisation socio-politique et économique des sociétés post-écologiques : analyse des propositions issues de la science-fiction

Table des matières

Mondes du futur : genre et identité sexuelle dans la science-fiction féminine	1
Le statut social et le rapport entre les sexes	5
La reproduction, le genre et l'identité sexuelle	6
La main gauche de la nuit (1969) et Les déposés (1974) de Ursula Le Guin	8
The Handmaid's Tale (1985) de Margaret Atwood	22
Chroniques du Pays des Mères (1992) de Élisabeth Vonarburg	32
Retour sur les mondes du futur	39
Conclusion	50
Bibliographie	57
Science-fiction, d'une littérature politique à une ethnologie imaginaire	67
La place des femmes dans la science-fiction	67
La technologie peut aussi être menaçante	70
Une littérature libre	72
Un genre politique	75
L'exploration d'une sexualité en mutation	79
La fiction, laboratoire et source de connaissance ?	85
Bibliographie	89

Mondes du futur : genre et identité sexuelle dans la science-fiction féminine

Par Sylvie Vartian

Création II

Au commencement ténèbres chaos confusion obscurité
entrailles viscères rouges glissants gluants
glaires muqueuses sanguinolences ordures
hurlement ignorance terreurs aveugles faiblesse
absolue dépendance bête bête bête bête
animale bête stupide la chair le péché bouche
d'Eve béance passivité souffrance fragilité
mortalité finitude anonymat répétition cycle
ronde infernale enfer gouffre rougeoyant
amnésie cordons coupés étranglement savoir
oral transmis de femme en femme.

AINSI FUT CRÉÉ L'HOMME
en neuf mois.

Nancy Huston, *Journal de la création*

Utopies ambiguës ou dystopies noires, les univers imaginés par les romans de science-fiction écrits par des femmes proposent des visions variées des mondes du futur et de leur fonctionnement social. Depuis les années 1970, Ursula Le Guin, Margaret Atwood et Élisabeth Vonarburg, toutes trois nord-américaines et féministes, ont traité des questions du rapport entre les sexes, de la reproduction, du genre et de l'identité sexuelle. C'est avec lucidité que ces trois écrivaines explorent les configurations du système social de leurs univers imaginaires, proposant divers scénarios d'organisation sociale, dans des mondes aux prises avec des dérèglements environnementaux majeurs. Atwood et Vonarburg ont pensé des sociétés enracinées sur des terres dévastées par des désastres écologiques ou des guerres, alors que Le Guin explore des planètes inconnues, où naissent des univers parallèles offrant un portrait du monde, de la nature et des rapports humains qui fait

écho au nôtre. Avec *The Dispossessed*¹, Le Guin présente une utopie ambiguë, où le déséquilibre entre les sexes n'existe plus ou est gommé par l'hermaphrodisme, comme dans *The Left Hand of Darkness*², alors que dans le modèle proposé dans *Chroniques du Pays des Mères*³ de Vonarburg, les femmes dominent tant sur le plan démographique que sur le plan organisationnel, tout en payant le prix de ce pouvoir. Pour sa part, Atwood décrit une société dystopique dans *The Handmaid's Tale*⁴, où les inégalités entre les sexes sont exacerbées et où les femmes sont compartimentées selon leurs fonctions sociales et reproductives.

Dans les trois cas, ces auteurs s'inscrivent dans une perspective féministe⁵ visant à questionner la représentation de l'identité

¹ LE GUIN, Ursula K., *Les dépossédés*, Paris, Robert Laffont, 1975, 391 p.

² LE GUIN, Ursula K., *La main gauche de la nuit*, Paris, 1971, 220 p.

³ VONARBURG, Élisabeth, *Chroniques du Pays des Mères*, Québec, Éditions Alire, 1999, 625 p.

⁴ ATWOOD, Margaret, *The Handmaid's Tale*, Toronto, Seal Books, 1985, 293 p.

⁵ Il faudrait d'abord établir des distinctions fondamentales entre les trois grands courants qui ont marqué l'évolution de la pensée féministe : d'abord, le féminisme rationaliste des origines (avec Simone de Beauvoir et Benoîte Groulx), qui critiquait les structures patriarcales, qui véhiculait une méfiance envers la question du destin biologique féminin et qui dénonçait le mariage comme instrument de domestication de la femme. Une seconde tendance de type essentialiste a plutôt privilégié une revalorisation du féminin, de la maternité et la nécessité de retrouver la parole des femmes, sa dimension quasi mythique, naturelle et biologique, s'attachant à explorer l'essence du genre et de la différence sexuelle. Enfin, il semblerait que la tendance actuelle serait à une troisième voie, plus ambivalente (dont font partie Wittig et la *queer theory* de Butler) qui se pose comme une interrogation sur le genre, le féminin, et les discours dont il est porteur, sur la question du pouvoir féminin. Ajoutons qu'au sein de ces mouvements successifs, de nombreuses variations se distinguent : certains auteurs se

sexuelle et du genre⁶, d'un point de vue constructiviste. Inspirée des travaux de Margaret Mead et apparue pour la première fois aux États-Unis, en 1972, sous la plume d'Ann Oakley⁷, la notion de genre, que Christine Delpy définissait comme le « sexe social », décrit donc les attributs sociaux masculins et féminins comme calqués sur l'idée communément admise de sexe biologique⁸. Pour Oakley et pour les théoriciens du genre, poser une équivalence entre le sexe et le genre a l'inconvénient de présupposer que le genre est naturel et de sous-estimer la dimension sociale de l'accès à l'identité sexuelle. C'est sur cette base constructiviste que s'est développée la pensée de Monique Wittig⁹ et la *queer theory*, mouvement intellectuel et politique féministe qui refuse les identités assignées, et qui en brouille les frontières en montrant comment le sexe biologique est toujours travaillé par le genre social, lui-même résultat et processus d'une discipline hétérosexuelle¹⁰. En 1990, Judith Butler adoptait dans *Gender Trouble* (1990), une démarche foucauldienne visant à explorer les mécanismes d'incorporation des normes et des caractères socialement reconnus comme masculins ou féminins. C'est principalement de l'approche *queer* de Wittig et de Butler,

réclament d'une idéologie socialiste, parfois marxiste, ou témoignent de préoccupations environnementales, comme les écoféministes, etc.

⁶ Les études sur le *genre* (que certains nomment l'identité sexuelle ou *gender studies*, en anglais) désignent un vaste domaine d'étude et de réflexion philosophique et littéraire sur la question des différences sociales, politiques, démographiques et autres différences non-anatomiques entre les sexes biologiques. Ce champ a d'abord été exploré par les auteurs de la *French Theory* (Deleuze, Derrida, Foucault), puis investi par des théoriciennes féministes ou *queer*, telles que Luce Irigaray, Hélène Cixous, Julia Kristeva, Monique Wittig, Judith Butler, etc.

⁷ OAKLEY, Ann, *Sex, Gender and Society*, Londres, Temple Smith, 1972.

⁸ ERIBON, Didier, *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003.

⁹ WITTIG, Monique, *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001.

¹⁰ *Ibid*, p. 217.

qui s'inscrit dans le très vaste champ des études féministes¹¹, que nous nous inspirerons pour interroger la question du genre dans le corpus choisi : à la lumière de la réflexion spécifique de ces auteures, on verra comment Atwood, Le Guin et Vonarburg se sont questionnées sur les rapports hiérarchiques entre les sexes, de même que sur l'identité sexuelle, le statut des personnages et leur mode de reproduction. Ainsi, l'analyse de ces phénomènes contribuera à explorer certaines hypothèses alternatives d'organisation sociale, particulièrement sur le genre et le rapport entre les sexes.

C'est à travers l'exploration de ces modèles de sociétés post-écologiques issus de la science-fiction que nous comptons approfondir la démarche initiée par le groupe de recherche, notamment la piste ouverte par Barrère et Martucelli dans *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique* (2009). Ces auteurs proposaient un type de lecture spécifique pour explorer le croisement de la sociologie et du roman, soit l'herméneutique de l'invention¹². Selon Barrère et Martucelli, «il s'agit de reconnaître donc que le roman est porteur en lui-même d'une forme de connaissance, mais qui peut rester, sans traduction, lettre morte»¹³. Nous verrons comment les romans de Le Guin, Atwood et Vonarburg peuvent réellement instruire une démarche scientifique afin de

¹¹ Walker évoque ainsi la multiplicité des approches féministes : «[t]here is no single, comprehensive definition of feminism [...]. At best, we may speak of feminisms [...]. These feminisms touch many disciplines and are often interdisciplinary in approach; feminists tend to borrow from other fields the methodological and conceptual tools that meet the needs of their work. » (WALKER, Victoria, «Feminist Criticism, Anglo American», *Encyclopedia of Contemporary Literary Theory, Approaches, Scholars, Terms*, Irena R. Makaryk, éd. Toronto, University of Toronto Press, 1993, p. 39).

¹² BARRÈRE, Anne et MARTUCELLI, Danilo, *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, 356 p.

¹³ Ibid, p. 348.

renouveler la pensée sociologique et humaine, tout en influençant son cours et son développement, par les représentations inédites, étranges et novatrices qu'elle propose du genre et de l'identité sexuelle.

L'intérêt des œuvres abordées tient d'abord au fait qu'elles s'inscrivent parfaitement dans la pensée postmoderne, en ce qu'elles mettent l'accent sur le paradoxe, la rupture, la fragmentation et le décloisonnement, éléments qui mènent naturellement à une forme de déconstruction du genre¹⁴. De plus, elles participent à un phénomène fascinant propre aux années 1970, soit l'émergence d'un groupe homogène d'utopies féministes prônant des valeurs communes telles que «l'anarchisme et le respect de l'individu, l'égalitarisme, la fin de l'opposition entre place publique et foyer, de nouvelles conceptions de la maternité, du parentage et de l'éducation, la permissivité sexuelle, le souci de l'écologie, [...] la coopération communautaire et la diminution radicale, sinon l'élimination de toute violence»¹⁵. Ces manifestations semblent très pertinentes dans le contexte de l'identification de scénarios sociaux, politiques et économiques alternatifs mis en place dans les sociétés post-écologiques décrites dans la science-fiction.

Le statut social et le rapport entre les sexes

Les œuvres seront abordées selon deux axes : d'abord, celui du rapport entre les sexes, qui explorera non seulement la question du statut de la femme, des pouvoirs et des rôles qui lui sont attribués (transmission des biens, des statuts, échange de partenaires), mais aussi les discours repris dans ces romans (politiques chez Vonarburg et Le Guin, religieux chez Atwood,

¹⁴ ROBERTS, Robin, «Post-Modernism and Feminist Science Fiction», *Science Fiction Studies*, Vol. 15, No.2, Juillet 1990, p. 136.

¹⁵ BOUCHARD, Guy, «Le rôle des images du futur dans la pensée féministe», dans *Images féministes du futur*, ouvrage dirigé par Guy Bouchard, Québec, *Les Cahiers du Grad*, Faculté de philosophie, Université Laval, p. 3.

etc.) et leur effet sur la vision de la femme. Il serait possible d'y étudier la figure du corps féminin, à travers ses diverses représentations (notamment l'esthétique, mais surtout la procréation et la sexualité). Enfin, une réflexion pourra être ouverte sur la possibilité de renouveler les rapports humains, le genre et l'identité par les auteur(e)s de divers courants. En effet, la question du rapport entre les sexes nous semble fondamentale dans la mesure où les rapports homme-femme sont un lieu privilégié de reproduction des rôles et donc des catégories sociales. À travers la représentation des tensions entre les sexes, la science-fiction interroge ces catégories et participe à leur dépassement. La pensée de Monique Wittig nous aidera ici à explorer les rapports de force entre les sexes et à comprendre des œuvres comme celle de Le Guin, qui sortent si bien des «catégories sexuelles normatives» et du «dogme hétérosexuel»¹⁶. Bref, nous orienterons notre réflexion actuelle et à venir autour de trois questions principales : celle du statut de la femme, de ses pouvoirs et de ses rôles sociaux, celle de la figure du corps féminin et enfin, celle du renouvellement des rapports humains, du genre et de l'identité sexuelle.

La reproduction, le genre et l'identité sexuelle

Le second axe, celui de la reproduction, du genre et de l'identité sexuelle, couvrira les problématiques suivantes : la transformation de l'espèce humaine (être hermaphrodites, asexués ou hybrides), l'évolution des capacités et des modes de reproduction des humains (notamment l'insémination artificielle ou la parthénogénèse¹⁷), la fécondation et la gestation *in vitro* ou le clonage qui implique l'usage d'une technologie avancée¹⁸ ou la limitation des naissances. Le scénario de la surpopulation

¹⁶ WITTIG, Monique, *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001.

¹⁷ GOM, Léona, *Le Chromosome Y*, Québec, Éditions Alire, 2000, 310

p.

¹⁸ HUXLEY, Aldous, *Brave New World*, Toronto, Vintage Canada, 2007 (1932), 407 p.

morbide¹⁹, celui de l'infertilité généralisée ou d'épidémies menant à l'extinction de l'espèce humaine²⁰ et enfin la vision de la maternité pourraient également être traités en parallèle. Finalement, le scénario des sociétés formées d'êtres de sexe unique, presque toujours féminin²¹, décrites comme des utopies parfois ambiguës, comme chez Vonarburg et Gom, de même que dans des romans de Monique Wittig²², de Joanna Russ²³ et d'autres écrivaines pertinentes²⁴ sera mis de côté au profit de ceux de la société bisexuée (Atwood, Vonarburg) et androgyne (Le Guin). L'étude de ces scénarios multiples et étranges nous aidera éventuellement à penser le rôle de l'imaginaire dans la production du social et l'impact de la représentation sociale dans l'édification des institutions et de leur transformation. En effet, à l'instar de Wittig et de Butler, on peut estimer que «la société patriarcale assigne à l'individu un programme de vie sexuel, social et politique basé sur son sexe biologique»²⁵. Vonarburg et

¹⁹ *Solyent Green*, un film de Richard Fleischer (1973), tiré du roman *Make room! Make room!* de Harry Harrison, paru en 1966.

²⁰ ATWOOD, Margaret, *Oryx and Crake*, Toronto, Vintage Canada, 2009 (2003), 374 p.

²¹ Notons que les sociétés de genre uniquement masculin sont plus rares. Joanna Russ interprétait ce phénomène de la manière suivante : ne se sentant pas opprimés, les hommes n'aspirent pas à la création d'un monde sans femmes, car celui-ci n'impliquerait pas pour eux un surcroît de liberté et n'aurait donc aucun intérêt à leurs yeux.

²² WITTIG, Monique, *Les Guérillères*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969.

²³ RUSS, Joanna, *L'autre moitié de l'homme (The Female Man)*, Paris, Robert Laffont, 1975, 213 p.

²⁴ TRIPTREE Jr, James (Alice Sheldon), *Par-delà les murs du monde*, Paris, Denoël, 1979, 493 p., TEPPER, Sheri S., *The Gates to Women's Country*, New York, Bantam, 1989 (1988), 315 p., PIERCY, Marge, *Woman on the Edge of Time*, New York, Fawcett Colombine, 1976, 369 p.

²⁵ TAYLOR, Sharon C., «Dystopies et eutopies féministes : L. Bersianik, E. Vonarburg, E. Rochon» (thèse de doctorat), Montréal, Université Mc Gill, 2002.

Le Guin font écho à cette affirmation : à travers leurs descriptions de modèles sociaux alternatifs, elles parviennent à déconstruire les traits sexuels traditionnellement attribués à la femme et à l'homme, offrant deux portraits de sociétés androgynes qui se posent comme le lieu d'une réorganisation des rapports sociaux, de l'identité sexuelle et des modes de reproduction. L'analyse de ce phénomène s'organisera autour de trois autres questions : celle de la transformation de l'espèce humaine, celle de l'évolution des capacités et des modes de reproduction des humains et enfin celle de la représentation de la maternité.

La main gauche de la nuit (1969) et Les dépossédés (1974) de Ursula Le Guin

Ursula Le Guin et le Cycle de l'Ekumen

La main gauche de la nuit et Les dépossédés constituent deux des volets d'une série intitulée le Cycle de l'Ekumen ou encore le Cycle de Hain, dont font partie les romans Planète d'exil (1966), Le nom du monde est forêt (1972) et Le Dit d'Aka (2000), parus sous la plume d'Ursula Le Guin, prolifique auteure de science-fiction et de fantasy née en Californie en 1929. Adeptes de l'exploration de thèmes anarchistes, féministes, ethnologiques, psychologiques, anthropologiques et sociologiques, Le Guin propose le postulat d'une civilisation originaire de la planète Hain, qui, après avoir frôlé l'anéantissement par auto-destruction, a tant évolué sur le plan intellectuel et moral qu'elle a révisé son rapport au monde et a tâché d'œuvrer au bien commun de l'humanité en fondant la Fédération des Mondes Connus.

La main gauche de la nuit décrit la mission de Genly Ai, l'Envoyé de Hain sur Gethen, une planète glacée et hostile habitée par des êtres à l'identité sexuelle indéfinie. Le lecteur y assiste à la rencontre entre deux mondes, et sera témoin des difficultés auxquelles se heurte Ai, un être humain de sexe masculin, considéré par les Getheniens comme «une anomalie sexuelle,

un monstre artificiel»²⁶. Comment Aï parviendra-t-il à entrer en contact avec les habitants de cette nouvelle planète? Aï aura notamment recours à l'ansible, un instrument de communication instantanée permettant de relier des planètes éloignées les unes des autres par plusieurs années-lumière. Il convient de noter que l'ansible rend ainsi possible une véritable politique galactique, dont le but unique vise à favoriser la prospérité et le partage libre de la connaissance. La mission de Genly Aï n'a en aucun cas comme but d'imposer un nouveau régime aux membres de la Ligue, bien qu'une alliance avec la Ligue implique pour tous les alliés un respect minimal des droits de l'homme et certaines restrictions de sécurité concernant les armes autorisées en temps de guerre, entre autres. La philosophie de l'Ékumen, et donc de son émissaire, en est une de patience, car ses Envoyés doivent voyager parfois pendant des années pour parvenir à de nouvelles planètes et y rester encore plus longtemps pour convaincre leurs habitants d'adhérer à la Fédération²⁷.

En approfondissant l'analyse du *Cycle de l'Ekumen*, il est possible de voir que ce postulat de respect de l'autre se situe aux antipodes des enjeux décrits dans *Le nom du monde est forêt* (1972), un récit dystopique où tout un peuple est soumis à l'exploitation terrienne qui s'exerce par «le travail forcé et la répression militaire sadique d'un peuple pacifique et rêveur»²⁸, et qui ne sera enrayée que grâce à l'intervention de la Fédération des Mondes Connus qui forcera les Terriens à quitter la planète qu'ils tentaient de conquérir. Bien qu'elle ne soit pas décrite comme un remède-miracle, la création d'un État mondial devient

²⁶ Le Guin, *La main gauche de la nuit*, p. 44.

²⁷ Notons aussi que les récits de ce cycle peuvent être lus dans n'importe quel ordre, car ils traitent de missions différentes, dans des mondes aux évolutions variables et se situant à des stades de développement économique, social et politique fort différents.

²⁸ BOUCHARD, Guy, «Violence et Utopie», dans *Images féministes du futur*, ouvrage dirigé par Guy Bouchard, Québec, *Les Cahiers du Grad*, Faculté de philosophie, Université Laval, 1992, p. 145.

donc une des solutions envisagées par Le Guin, mais aussi par bon nombre de récits utopiques, pour enrayer la guerre.

Organisation politique, idéologies getheniennes et anarresties

Plus spécifiquement, les mondes décrits par *La main gauche de la nuit* et *Les dépossédés*, comme celui figurant dans *L'Écotopie* de Ernest Callenbach²⁹, possèdent quelques caractéristiques qui mériteraient d'être explorées. Sur Gethen, une forte tension existe entre deux royaumes voisins, la Karhaïde, monarchie dirigée par un roi fou et divisées en domaines relativement autonomes et Orgoreyn, État gouverné par des bureaucrates, nommés *les Commensaux*, soit trente-trois Chefs de District, qui forment le Gouvernement³⁰ et détiennent les pouvoirs exécutif et législatif³¹. L'unification planétaire, sous la bannière de la Fédération des Mondes Connus, basée sur la Terre, permettra de désamorcer le conflit et d'éviter la guerre. On peut établir un parallèle entre l'univers de Le Guin et celui de Callenbach, dans *Ecotopia* : sur le plan politique, il importe de mentionner que «ces sociétés sont anarchistes, en ce sens qu'elles n'ont pas, ou presque pas d'organisation étatique, leur fonctionnement reposant plutôt sur la coopération et l'entraide»³². En effet, même si une forme de gouvernement central existe dans *La main gauche de la nuit*, il s'agit d'un régime monarchique peu crédible, dirigé par un souverain fou nommé Argaven, qui sera décrit par Ai, l'Envoyé, en ces termes peu élogieux : «Sa voix était grêle, et son visage farouche d'aliéné s'inclinait avec une expression

²⁹ CALLENBACH, Ernest, *Ecotopia*, Montréal, Opuscule, 1988 (1975), 321 p.

³⁰ Le Guin, *La main gauche de la nuit*, p. 129.

³¹ VAILLANCOURT, Jacques, «Androgynie et rôles sexuels dans *La main gauche de la nuit* d'Ursula Le Guin», *Féminisme et androgynie : explorations pluridisciplinaires*, Lise Pelletier et Guy Bouchard, éd. *Les cahiers du Grad 7*, Québec, Faculté de philosophie, Université Laval, 1990, p. 43-53.

³² Bouchard, op. cit., p. 142.

d'arrogance bizarre»³³. Par ailleurs, tout comme dans *Ecotopia*, ce régime laisse l'anarchie s'épanouir dans les structures sociales inférieures.

Ainsi, en Karhaïde, le système semble vaguement plus hiérarchisé qu'en Orgoreyn. Le roi règne avec une chambre haute, un parlement, et est conseillé par une sorte de «vizir, Premier ministre ou conseiller; le vocable karhaïdien qui le désigne signifie : Oreille du Roi»³⁴. Il s'agit de Therem Harth rem ir Estraven, président de la chambre haute qui tombera éventuellement en disgrâce, sera banni du royaume et deviendra l'ami de Genly Aï. De plus, le système karhaïdien semble fonctionner sur un modèle quasi féodal : l'ensemble du royaume est divisé en Domaines : Estraven décrit ainsi le système politique de son pays à Genly Aï: «La Karhaïde, c'est l'ensemble de ces Domaines. Et gouverner ce pays, c'est gouverner ses seigneurs»³⁵. De son côté, à force d'observer cette société et d'écouter ses émissions radiodiffusées, Genly Aï se forge une idée peu flatteuse de ce royaume : «Ce semblant de nation, unifiée depuis des siècles, n'était qu'un salmigondis de principautés sans lien, de villes et de villages, d'unités économiques tribales [...], un éparpillement de personnalités robustes, compétentes, querelleuses, rattachées par le réseau fragile d'une autorité mal affermie»³⁶. Malgré tout, la vie sociale semble très organisée, selon l'appartenance à des Clans, à des Foyers (où sont élevés les enfants) et à des groupes tribaux. La filiation maternelle est la seule reconnue sur toute la planète qui est peuplée selon un mode d'occupation communautaire³⁷.

³³ Le Guin, *La main gauche de la nuit*, p. 42

³⁴ Ibid, p. 14

³⁵ Ibid, p. 15

³⁶ Ibid, p. 119

³⁷ Les gens y vivent dans des îlots, «espèces de pensions de famille où loge la grande majorité de la population urbaine de Karhaïde. Les îlots contiennent de 20 à 200 chambres privées; les repas y sont pris en

En Orgoreyn, il n'existe pas de Foyers et les maisons, bien qu'aussi grandes que des îlots, sont «habitées par des centaines d'employés, domestiques, commis, conseillers techniques, etc. Ni famille, ni parents, car le système des clans familiaux élargis, des Foyers et des Domaines [...] a été nationalisé [...] Tout enfant, à l'âge d'un an, est retiré à ses parents pour être élevé dans un Foyer Commensal. Aucun titre ne se transmet par héritage. La loi ne reconnaît pas les testaments privés et, à sa mort, tout homme laisse sa fortune à l'État»³⁸. Or, Genly Aï constatera bien vite que si le système d'Orgoreyn prétend offrir l'égalité des chances à tous les citoyens à leur naissance, les hauts-gradés du pouvoir jouissent d'un niveau de confort dont sont privés les citoyens ordinaires. Bien que la société d'Orgoreyn semble plus progressiste, que ses villes soient mieux organisées et plus agréables, la population baigne dans une atmosphère d'intense corruption politique. La police secrète et la menace des camps de concentrations gardés secrets (l'un d'eux est très ironiquement nommé *Ferme volontaire de Pulefen*) y font régner la crainte : même l'Envoyé, Genly Aï, sera arrêté et déporté dans un camp où il frôlera la mort et d'où il sera libéré par Estraven, venu l'aider à s'évader.

Les dépossédés (1974), qualifié par son auteure d'utopie ambiguë, se déroule dans un tout autre univers, celui d'un système habité de planètes doubles, formé par Urras, une planète où règnent abondance, plaisir et décadence, sur fond de capitalisme, et par sa lune, Anarres, une planète aride régie par les principes d'un communisme-libertaire (ou de l'anarcho-communisme). Presque deux cents ans plus tôt, Anarres a été cédée par les Urrastis à un puissant mouvement révolutionnaire initié par des ouvriers anarchistes et syndicalistes mené par Odo, une femme depuis décédée, mais dont l'idéologie alimente les réflexions et les références idéologiques des personnages, et

commun. Certains de ces établissements font penser à des hôtels, d'autres à des communautés coopératives» (Ibid, p. 19).

³⁸ Ibid, p. 138.

dont la nouvelle langue façonne la pensée. Depuis, les Anarrestis ont fondé une société basée sur la liberté et la coopération, dans un monde pauvre, dur, dont l'isolement et la sclérose menacent les fondements. «Il n'y a pas d'État, pas de lois, pas de juge sur Anarres ; il y a seulement les autres, tous les autres»³⁹. La compétition économique n'y existe pas, les individus sont entraînés, dès l'enfance, à partager ce qu'ils possèdent et à travailler là où leurs services sont nécessaires dans un esprit de responsabilité sociale. Cependant, une certaine structure s'est formée, issue d'une centralisation de l'administration, sous la forme de la CPD (Coordination de la Production et de la Distribution), aux membres non-permanents qui occupent leur poste selon une rotation permettant à tout individu qui le souhaite d'y participer⁴⁰. Bien qu'on retrouve de nombreux aspects utopiques dans la description sociale d'Anarres, celle-ci est loin d'être parfaite. Même si elle ne connaît pas d'autorité coercitive et qu'elle semble très libre, la société de Shevek lui opposera de nombreux obstacles lorsqu'il tentera d'en dépasser les frontières et d'en questionner les fondements, en établissant un dialogue avec la planète Urras. Le roman nous donne aussi à voir la difficulté des conditions de vie, du phénomène de centralisation, de bureaucratisation et d'immobilisme qui menacent la santé de la structure sociale (notamment dans le cadre de l'Université et de l'Institut de

³⁹ VAILLANCOURT, Jacques, «Liberté individuelle et conscience collective dans *Les dépossédés* d'Ursula Le Guin», dans *Images féministes du futur*, ouvrage dirigé par Guy Bouchard, Québec, Les Cahiers du Grad, Faculté de philosophie, Université Laval, 1992, p. 105.

⁴⁰ «C'est un système de coordination pour tous les syndicats, les fédérations et les individus qui font un travail productif. Ils ne gouvernent personne; ils administrent la production. Ils n'ont aucune autorité pour me soutenir dans mon action, ni pour m'empêcher d'agir. Ils ne peuvent que nous dire quelle est l'opinion générale à notre égard... où nous nous situons dans la conscience sociale» (Le Guin, *Les dépossédés*, p. 76).

physique, dont le doyen, Sabul, profite sans vergogne des recherches des autres en se les attribuant).

De nombreux parallèles peuvent également être tracés entre *Ecotopia* et *Les dépossédés*, particulièrement sur le plan politique⁴¹. Enfin, *Les dépossédés* explore aussi l'hypothèse de Sapir-Whorf sur la relativité linguistique⁴² en illustrant la manière dont le Pravique, la langue d'Anarres, façonne la pensée de ses habitants : sur cette planète anarchiste, l'usage du possessif est découragé et les formes syntaxiques s'organisent pour ne pas laisser transparaître de rapport à la propriété individuelle⁴³.

Au cœur de ce roman, la vie des habitants d'Anarres est évoquée à travers l'enfance, la jeunesse et le voyage de Shevek, un physicien anarresti décidé à diffuser librement ses nouvelles théories à l'extérieur du système paralysé d'Anarres, sur la planète voisine et pourtant étrangère qu'est Urras. Malgré les multiples résistances qu'il rencontre de part et d'autre, Shevek luttera pour rétablir le dialogue avec Urras, à «briser le mur» qui

⁴¹ «L'Écotopie, tant qu'elle ne sera pas assurée de la bonne foi de son voisin américain, devra maintenir des institutions traditionnelles comme un ministère de la guerre, des armes, une milice et un service d'espionnage. En Anarres, par contre, la menace est interne : l'eutopie anarchiste a dégénéré parce que la pression sociale est devenue tellement forte qu'elle empêche toute créativité; la fin du récit, toutefois, laisse l'espoir d'une régénérescence possible grâce à un retour aux principes essentiels de l'anarchisme» (Bouchard, op. cit., p. 143).

⁴² En linguistique, cette dénomination fait référence aux problèmes liés à la relativité linguistique, soit la variabilité des représentations et des catégorisations du monde dans les langues.

⁴³ «Ainsi, en Pravique, les formes singulières du pronom possessif étaient surtout utilisées pour l'emphase; le langage courant les évitait [...] Au lieu de 'mes mains me font mal', c'était 'les mains me font mal', et ainsi de suite; pour dire 'ceci est à moi et cela est à toi' en Pravique, on disait 'j'utilise ceci et toi cela'» (Le Guin, *Les dépossédés*, p. 67).

isole Anarres du reste de l'univers. Shevek décrit ce mur d'incommunicabilité en ces termes éloquents: «Comme tous les murs, il était ambigu, avec ses deux côtés. Ce qui se trouvait à l'intérieur et ce qui était à l'extérieur dépendait du côté du mur d'où on le regardait»⁴⁴. La métaphore du mur traverse tout le roman, et demeure une image ambiguë, qui renvoie à l'expression de l'auteure pour qualifier son propre roman, mais aussi à la nature même de la frontière représentée par l'image du mur séparant deux sociétés, deux mondes. Ainsi, «Le Guin joue avec brio de cette ambiguïté : ce sont les humains qui construisent les murs et ce sont eux-mêmes qui s'y enferment»⁴⁵.

On remarque que, dans cette société pacifique, c'est la dictature de la norme et de la majorité qui prendra une dimension quasi violente : Le Guin met en scène le combat d'un créateur qui se heurte aux limites de sa société (un peu comme Equality 7-2521 dans *Anthem* de Ayn Rand⁴⁶, dont la pensée se situe pourtant aux antipodes de celle de Le Guin). Or, Shevek est bel et bien un Odonien, malgré les barrières que lui pose le régime basé sur les idées d'Odo, il croit aux principes de coopération sociale et de solidarité, le roman décrit aussi ses tourments qu'il peut à peine s'expliquer, son déchirement entre ses convictions idéologiques et sa volonté individuelle. Ainsi, «Le Guin nous montre une anarchie qui dégénère parce qu'elle s'est éloignée de ses principes en instaurant une loi tacite qui s'exerce par l'opinion publique au détriment de la liberté individuelle [...] et elle conjugue avec brio les valeurs anarchistes et féministes»⁴⁷.

Identité sexuelle, statut et fonction sociale chez Le Guin

Malgré leurs profondes différences, les deux romans mettent en scène des univers où la fonction sociale d'une personne n'est

⁴⁴ Ibid, p. 11.

⁴⁵ Vaillancourt, op. cit., p. 104.

⁴⁶ RAND, Ayn, *Anthem*, New York, Signet Books, 1995 (1937), 105 p.

⁴⁷ Vaillancourt, op. cit., p. 110-111.

pas déterminée par son sexe et où l'éducation des enfants devient une responsabilité collective et sociale, liée au contrôle volontaire de la population. D'ailleurs, sur Anarres, les emplois sont distribués également entre hommes et femmes, sans la moindre discrimination, contrairement au système d'Urras qui compartimente les activités humaines en fonction des sexes et dont la pensée véhicule de lourds préjugés misogynes. En témoigne un échange significatif entre Kimoe, un Urrasti et Shevek :

[Kimoe] - N'y a-t-il vraiment aucune distinction entre le travail des hommes et celui des femmes ? - [Shevek] Eh bien non, ce serait une base très catégorique pour la division du travail, ne trouvez-vous pas ? Une personne choisit son travail en fonction de son intérêt, de son talent, de sa force... qu'est-ce que le sexe vient faire là dedans ? [...] les hommes travaillent peut-être plus vite – les plus forts – mais les femmes travaillent plus longtemps... J'ai souvent souhaité être aussi résistant qu'une femme. Kimoe le dévisagea, si choqué qu'il en oubliait les convenances⁴⁸.

Si les personnages des *Dépossédés* sont des êtres humains ordinaires, de sexe masculin ou féminin, les habitants de Gethen (*La main gauche de la nuit*) semblent être des humains d'un autre type, peut-être des résultats d'une expérience génétique : ils «sont hermaphrodites et peuvent devenir tantôt mères, tantôt pères, ce qui entraîne l'égalité entre les sexes et l'absence de rôles sexuels»⁴⁹. Leur cycle sexuel est équivalent au cycle des femmes humaines, soit environ vingt-huit jours, dont les trois-quarts sont passés en état de *soma* (état de latence ou d'inactivité sexuelle). Vers la fin du cycle, l'individu passe à l'état de *kemma*, l'équivalent du rut animal. Dans la première phase du *kemma*, l'individu reste hermaphrodite, jusqu'à ce qu'il entre en

⁴⁸ Le Guin, *Les dépossédés*, p. 27.

⁴⁹ Bouchard, op. cit., p. 141.

contact avec un partenaire lui-aussi en état de *kemma*, recevant ainsi une stimulation hormonale accrue jusqu'au moment où s'opère une prédominance des hormones mâles ou femelles chez l'un des partenaires, produisant une atrophie ou un engorgement des organes sexuels en conséquence. Puis, les partenaires entament la seconde phase du *kemma*, soit celle de l'activité sexuelle, qui dure de deux à vingt heures, mais s'il n'y a pas fécondation, les deux partenaires retournent rapidement à l'état de *soma*⁵⁰. Tout ce processus recommence chaque mois, sans que le sujet ne connaisse l'identité sexuelle qui sera la sienne pour les semaines à venir. «Les êtres normaux n'ont de prédisposition ni au rôle masculin ni au rôle féminin, ils ne savent jamais lequel ils vont jouer et ne peuvent jamais choisir»⁵¹. En conséquent, le viol n'existe pas, car l'accouplement nécessite biologiquement une réponse hormonale équivalente des deux partenaires. Par ailleurs, l'union monogame (nommée *oskyomma*) entre partenaires qui se sont juré fidélité (serment qui peut être révoqué, mais jamais répété deux fois dans une vie) constitue la base des Foyers Claniques et des Domaines de la structure sociale karhaïdienne⁵². Cette union monogame est interdite aux couples incestueux, dont l'union informelle est cependant autorisée.

Même si Gethen est loin de constituer un exemple d'utopie parfaite, l'androgynie de ses habitants semble participer au maintien de la paix : «Pas de division de l'humanité en forts et faibles, protecteurs et protégées, être dominateurs et créatures soumises, maîtres et esclaves, éléments actifs et passifs. Toute cette tendance au dualisme qui imprègne la pensée humaine peut se trouver atténuée ou modifiée sur Nivôse [l'autre nom de la planète Gethen]»⁵³. Sur Gethen, il n'y a pas de division des tâches et du travail en fonction du sexe, car tous les individus

⁵⁰ Le Guin, *La main gauche de la nuit*, p. 109-110.

⁵¹ *Ibid*, p. 110.

⁵² *Ibid*, p. 111.

⁵³ *Ibid*, p. 113.

peuvent enfanter tour à tour et après le sevrage, les enfants sont élevés par le clan⁵⁴. Comme le constate Oppong, une observatrice humaine ayant précédé Genly Aï sur Gethen :

Il n'y a aucune place pour nos schémas courants de relations sociosexuelles. [...] Ils ne voient en leur semblables ni des hommes ni des femmes. Et c'est là une chose qu'il nous est presque impossible d'imaginer. Quelle est la première question que nous posons sur un nouveau-né? [...] Un homme veut faire valoir sa virilité, une femme sa féminité, si indirect et subtil que puisse être l'hommage qui leur est rendu. Sur Nivôse, cet hommage n'existe pas. C'est uniquement comme être humain qu'on y est respecté et jugé. C'est une expérience bouleversante⁵⁵.

Ce clin d'œil venu d'un autre temps nous rappelle à nous, lecteurs humains, que si l'absence de différenciation sexuelle est naturelle pour les Getheniens, elle se révélera troublante pour tout observateur humain qui s'y rendrait. Ce sera le cas pour Genly Aï, conditionné par l'hétéronormativité qui règne sur Hain, comme sur la Terre, face à des êtres qu'il ne peut percevoir, avec un malaise persistant, qu'à travers les concepts masculins et féminins⁵⁶. C'est pour cette déconstruction des catégories

⁵⁴ «La division des sexes pose le problème de l'exploitation de cette division par l'un ou l'autre de ces genres et l'androgynie, à cet égard, jouit d'une double protection : au niveau social, elle enrayer toute discrimination fondée sur le sexe et au niveau individuel, elle pose le rapport avec l'autre sur un pied d'égalité» (Vaillancourt, op. cit., p. 52).

⁵⁵ Le Guin, *La main gauche de la nuit*, p. 113-114.

⁵⁶ Un soir, au coin du feu, en compagnie d'Estraven qui deviendra plus tard son ami(e), Genly Aï réfléchit : «J'étais encore incapable de voir les êtres de cette planète comme ils se voient eux-mêmes. Je m'y efforçais, mais sans réussir à autre chose qu'à voir en chaque habitant d'abord un homme, ensuite une femme, également gêné de le ranger

sexuelles, des «oppositions duelles» explorées par Hélène Cixous et Catherine Clément⁵⁷, qui relèvent également de ce que Monique Wittig critiquait et définissait comme «la pensée straight», que le roman de Le Guin offre un tel intérêt : c'est un des rares univers où, ne fonctionnant pas sur un mode hétérosexuel, la société fonctionne sans la nécessité ontologique de «l'autre-différent», car les êtres y sont l'un et l'autre à la fois et successivement⁵⁸. Comme le dit Vaillancourt, ce que nous découvrons dans ce roman, «c'est un homme qui, mis en présence d'être ambigus, apprend à se connaître, à se reconnaître par-delà sa détermination physico-sexuelle, à se reconnaître comme faisant partie d'un genre plus grand que le genre sexuel : le genre humain»⁵⁹. En plus des conséquences sociales majeures de cette androgynie biologique, autrement nommée hermaphrodisme, ce phénomène se reflète dans la pensée religieuse, notamment dans celle du *Handdara*, que Genly Aï décrit comme une pensée de l'ouverture, sans catégories ni frontières: «une religion sans institution, sans prêtres, sans hiérarchie, sans vœux, sans crédo; aujourd'hui encore je serais incapable de dire si elle comporte un Dieu»⁶⁰. Tout se passe comme si le défi de Genly Aï était justement de transcender le dualisme propre à la vision humaine du monde, pour percevoir les choses autrement qu'en fonction des catégories qui les opposent (homme/femme, hiver/été, etc.). C'est ainsi que Le Guin reprend le motif de la frontière, présenté dans *Les dépossédés* à travers la métaphore du mur, symbole d'incommunicabilité. Tout au long du roman, plutôt que d'agir comme un simple opérateur de séparation, la frontière se révèle

artificiellement dans l'une ou l'autre de ces catégories, si étrangères à sa nature et si essentielles à la mienne» (Ibid, p. 21).

⁵⁷ CIXOUS, Hélène et Catherine CLÉMENT, *La jeune née*, U.G.E., 10-18, 1975.

⁵⁸ WITTIG, Monique, «La pensée straight», *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, p. 48.

⁵⁹ Vaillancourt, op. cit. p. 45.

⁶⁰ Le Guin, *La main gauche de la nuit*, p. 69.

plus complexe. En cela, elle correspond parfaitement à la description qu'en faisait Yuri Lotman, sémiologue de la culture : elle est «ambivalente, elle sépare et unit tout à la fois»⁶¹. Le long voyage de Genly Aï et, surtout, son étrange amitié avec Estraven, lui permettront de s'ouvrir à une réalité toute différente, de dépasser les oppositions binaires et «de connaître une humanité nouvelle»⁶².

Par ailleurs, pour l'observatrice humaine Ottong, l'hypothèse de l'expérience génétique pourrait être justifiée par la volonté d'élimination de la guerre. «Les anciens Hainiens auraient-ils postulé un rapport de cause à effet entre la capacité sexuelle continue et l'agression collective organisée? Ou bien [...] considéreraient-ils la guerre comme activité de remplacement purement masculine, un vaste Viol, et voulaient-ils par conséquence éliminer la virilité qui commet le viol et la féminité qui le subit?»⁶³. Le fait est que les royaumes de Karhaïde et d'Orgoreyn n'ont jamais encore connu de guerres. Or, la violence prend une forme tout aussi inquiétante: en Karhaïde, les opposants politiques sont persécutés, exilés et parfois mis à mort, alors qu'en Orgoreyn, les ennemis du régime font face à la déportation et au travail forcé dans des camps de concentration où ils sont drogués, soumis à une castration bio-chimique, sous-alimentés et où ils meurent chaque année par milliers, oubliés. Ainsi, on ne pourrait prétendre qu'une solution parfaite se trouve dans une forme d'effacement de la différence sexuelle, même si celle-ci semble résoudre naturellement toute une autre gamme de problèmes humains⁶⁴.

⁶¹ LOTMAN, Yuri, *La sémiosphère*, trad. Anka Ledenko, Limoges, Éd. Pulim, 1999, 148 p.

⁶² Ibid, p. 341.

⁶³ Ibid, p. 115.

⁶⁴ Dans un article daté de 1976, Le Guin s'interrogeait ainsi sur la nécessité du genre: «To me the female principle is, or at least historically has been, basically anarchic. It values order without constraint, rule by custom not by force. It has been the male who enforces order, who

Concernant la sphère plus intime, dans *Les dépossédés*, la permissivité sexuelle est de mise, de manière indifférenciée pour les unions hétérosexuelles, homosexuelles ou mixtes. De plus, l'union monogamique hétérosexuelle est rare sur Anarres, où les couples sont fréquemment séparés à cause de leurs fonctions et de leurs travaux communautaires, comme le seront Shevek et Takver, qui s'aiment, mais ne pourront élever leurs enfants ensemble. Ainsi, en plus d'une organisation à tendance anarchique assurant un minimum vital à ses habitants, on pourrait vérifier l'hypothèse selon laquelle l'égalité des sexes serait un des facteurs-clé du maintien de la paix dans les univers pourtant rudes et imparfaits créés par Le Guin, ce qui offre une riche matière à réflexion⁶⁵.

Si, à première vue, les oeuvres de Le Guin semblent fort éloignées des enjeux et préoccupations du monde contemporain, notamment en raison du fait que leur intrigue se déroule sur des planètes autres que la nôtre, on ne peut qualifier l'univers qu'elle a mis en place comme étant de nature purement imaginaire⁶⁶. On y retrouve en effet un discours élaboré sur la science, l'égalité

constructs power structures, who makes, enforces, and breaks laws. On Gethen, these two principles are in balance : the decentralising against the centralising, the flexible against the rigid, the circular against the linear» (LE GUIN, Ursula K., «Is Gender Necessary?», *Aurora : Beyond Equality*, ed.Vonda Mac Intyre and Susan J. Anderson, 1976, p. 134).

⁶⁵Guy Bouchard offrait la réflexion suivante sur la vision de l'androgynie dans *Les dépossédés* : «L'androgynie s'y exprime sous la forme de l'égalité entre les sexes, la responsabilité du soin des enfants incombant à la société, le travail domestique relevant de l'entreprise collective et le travail étant choisi non selon le sexe des individus mais selon leur intérêt, leur force, leur talent» (BOUCHARD, Guy, «Androgynie et utopie», *Féminisme et androgynie : explorations pluridisciplinaires*, Lise Pelletier et Guy Bouchard, éd. *Les cahiers du Grad*, Québec, Faculté de philosophie, Université Laval, 1990, p. 24-25).

⁶⁶ KLEIN, Gérard et ASTLE, Richard, «Le Guin's Aberrant Opus : Escaping the Trap of Discontent», *Science Fiction Studies*, Vol. 4, No. 3, *The Sociology of Science Fiction*, Nov. 1977, p. 287.

des sexes ainsi que des références directes à des modes d'organisation politique qui nous sont familiers, tant dans le système capitaliste nord-américain que dans des régimes communistes actuels, montrant en même temps l'intérêt et la nécessité, pour les deux communautés, d'établir et de maintenir un dialogue. Comme le mentionnent les auteurs Klein et Astle, «History is neither an accumulation of experiences, but a confrontation of experiences [...] Further, it becomes absurd to condemn a society or to propose an eternal model, even one conceived as evolving»⁶⁷. À travers le portrait de l'Ekumen, institution planétaire de la communication, de l'éducation et de la sagesse⁶⁸, Le Guin nous ouvre une perspective nouvelle, qui nous invite à réfléchir avec lucidité à des modes alternatifs de fonctionnement social, sans nous imposer la nécessité d'un choix.

The Handmaid's Tale (1985) de Margaret Atwood

L'Amérique malade de Gilead

Dystopie féministe par excellence, *The Handmaid's Tale* se démarque en tant que fiction spéculative par sa dénonciation des dangers potentiels qui guettent la civilisation nord-américaine. Elle se déroule au sein de la société ultra-religieuse, totalitaire et répressive de Gilead, dans une époque qui pourrait être celle des années 1980, sur fond d'une Amérique malade, ravagée par la guerre et la pollution. La trame narrative de *The Handmaid's Tale* se construit sous la forme d'un récit enregistré sur cassettes, composé des souvenirs d'Offred, une Handmaid de 33 ans, dont le véritable prénom a été effacé en faveur d'une simple désignation par son appartenance à la famille d'un haut dirigeant (of-Fred), à qui elle doit servir de mère porteuse. Le

⁶⁷ Ibid., p. 288.

⁶⁸ THEALL, Donald F., «The Art of Social Science Fiction : The Ambiguous Utopian Dialectics of Ursula K. Le Guin», *Science Fiction Studies*, Vol. 2, No. 3, (Nov. 1975), p. 259.

récit évoque non seulement la vie d'Offred à Gilead, la rééducation qu'elle a subie dans les Red Centers, les «Cérémonies» avec le Commander et son épouse, mais également les souvenirs de sa mère (devenue Unwoman), de son mari et de sa fille disparus lors de leur tentative de fuite vers la frontière canadienne. Nous pourrions traiter d'abord du statut de la femme chez Atwood, des pouvoirs et des rôles qui lui sont attribués et qui se traduisent par un code de couleur. Nous verrons ensuite comment le discours Biblique conditionne un divorce radical entre le corps et l'esprit, en opposant procréation et sexualité, et ce, tout en maintenant une vision animalisante de la femme. Enfin, nous constaterons que la richesse de ce roman tient à une subversion orchestrée par l'auteure de ce dualisme réducteur et de l'exploitation de deux tendances féministes opposées.

Compartimentation des fonctions et des statuts féminins

Le statut de la femme et le rôle qui lui est attribué se trouve au cœur de l'œuvre d'Atwood: à Gilead, le pouvoir est détenu par les hommes les plus âgés, comme le Commander, qui n'est nommé que par son titre de pouvoir. Du côté féminin, l'auteur procède à une division des tâches par catégories de femmes : les Wives qui gèrent la maison, les Handmaids qui enfantent, les Marthas qui agissent comme femmes de ménage et cuisinières, les Econowives qui s'occupent de toutes ces tâches en même temps, les Aunts, formant une sorte de Gestapo féminine, qui entraînent brutalement leurs semblables à se soumettre et à servir les intérêts de l'État à travers une forme de lavage de cerveau. On retrouve enfin les Unwomen, les rebelles qui meurent à petit feu dans les colonies, sans oublier les prostituées qui vivent en marge de la société. Les déplacements des Handmaids et des Wives sont restreints à un territoire et à un itinéraire quotidien répétitif, avec quelques rares sorties à l'occasion d'un accouchement, d'une exécution publique ou d'une visite mondaine. Chacune a sa place, son rôle social et domestique, chacune est associée à une couleur de vêtement

obligatoire en fonction d'une étiquette réductrice de son rôle féminin⁶⁹ : les femmes fertiles portent le rouge, couleur associée au sang menstruel et donc à la fertilité. Les femmes infertiles ou âgées, le bleu et les fillettes, un blanc virginal; les Aunts se vêtent d'un uniforme marron et les Marthas sont habillées de vert, associé aux travaux salissants. De leur côté, les Econowives portent des robes tricolores, alors que les Unwomen portent le gris.

Comme toutes les Handmaids, Offred a perdu son nom et n'est désignée que par son appartenance au Commander, dont le prénom est Fred : «[les Handmaids] perdent toute identité propre et changent de nom en changeant de maison. L'éloquent préfixe 'of', dans Ofglen, Ofwarren, dit le découpage du nom, la relation vassale, l'interchangeabilité et l'indifférenciation»⁷⁰. Enfin, le mot Handmaid se traduit littéralement par le terme «servante» : sa fonction se réduit à la soumission et à l'obéissance, ce qui l'apparente autant à la religieuse qu'à la prostituée. À Gilead, sorte de dictature des signes, l'emprise des signes est donc très étendue et les catégories nombreuses⁷¹. Paradoxalement, même si elles sont étiquetées en fonction de la couleur et du nom qu'elles portent, tout accès à l'ensemble des signes culturels leur est refusé, notamment l'écriture et la lecture : même les

⁶⁹ GENTY, Stéphanie, «Parodie et paradoxe : *The Handmaid's Tale* comme dystopie féministe» dans *The Handmaid's Tale, Margaret Atwood*, ouvrage dirigé par Marta Dvorak, Paris, Ellipses, coll. C.A.P.E.S./ Agrégation Anglais, 1998, p. 61.

⁷⁰ LOUVEL, Liliane, «Les secrets de la servante» dans *The Handmaid's Tale, Margaret Atwood*, ouvrage dirigé par Marta Dvorak, Paris, Ellipses, coll. C.A.P.E.S./ Agrégation Anglais, 1998, p. 134.

⁷¹ Cela nous renvoie à la réflexion suivante de Baudrillard : «Dans les sociétés de castes, féodales ou archaïques, sociétés cruelles, les signes sont en nombre limité, de diffusion restreinte, chacun est une obligation réciproque entre castes, clans ou personnes : ils ne sont pas arbitraires» (BAUDRILLARD, Jean, *L'échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, p. 78).

enseignes des magasins ne comportent aucune lettre, seulement des dessins.

Théocratie et idéologie

Il conviendrait d'examiner les fondements idéologiques de la société archaïque de Gilead : dans son roman, Atwood a imaginé une théocratie basée sur une interprétation littérale de la Bible. Le pouvoir est détenu par un groupe fondamentaliste nommé *The Sons of Jacob*. Dans un pays ravagé par la pollution, où les dirigeants et leurs épouses sont en grande majorité stériles, les *Handmaids*, rares femmes encore fertiles, servent de mères porteuses, selon un précédent biblique. Ainsi, l'exergue du roman reprend un passage de la Bible qui servira d'inspiration aux dirigeants de Gilead, soit celui où Rachel demande à son mari Jacob de s'unir à sa servante Bilhal pour lui donner des enfants dont elle accouchera sur ses genoux. Les *Handmaids* ne peuvent d'ailleurs communiquer entre elles que par l'échange de formules rituelles et creuses du genre «*Blessed be the fruit*», «*May the lord open*» et «*Praise be*». Si ces formules révèlent encore la tyrannie des codes qui règne à Gilead, elles comportent aussi une très forte connotation religieuse et une référence à l'unique raison d'être des *Handmaids* : la reproduction. Par ailleurs, le régime de l'État est évidemment basé sur une législation pro-vie : les médecins pratiquant des avortements sont perçus comme des criminels, même de manière rétroactive. Ils sont exécutés et leur corps est pendu à des crochets et exposés aux regards de la foule. Enfin, conformément au postulat biblique, toutes les femmes sont condamnées à enfanter dans la douleur et mettent leur vie en péril à chaque accouchement. Les *Handmaids* sont aussi menacées de mort si elles ne procréent pas : lors de son passage chez le médecin, Offred se rappelle avec ironie les paroles de Rachel : «*'Give me children or else I die'. There is more than one meaning to it*»⁷².

⁷² Atwood, *The Handmaid's Tale*, p. 57.

Ainsi, le message biblique est sans cesse utilisé pour baliser les fonctions reproductrices de la femme : Gilead compartimente tout pour mieux contrôler. Dans la même veine, on sent l'influence de la pensée judéo-chrétienne dans la séparation corps-esprit qui régit la vie à Gilead, société patriarcale à souhait, particulièrement dans le processus de reproduction des personnages, qui se traduit par un divorce radical entre conception et sexualité. En effet, l'image qu'Offred a d'elle-même finit par être conditionnée par cet environnement oppressant, elle ne se perçoit plus que comme un «calice ambulant» ou une «matrice avec deux jambes»⁷³, une sorte de machine qui la réduit au rang d'objet, car elle n'existe qu'à travers son utérus. Paradoxalement, même si elles sont ravalées tout entières à leur fonction reproductrice, toute forme d'érotisme est impensable pour les *Handmaids*, et les amples costumes monastiques dont elles sont affublées en témoignent clairement⁷⁴. Dans cet univers de pudibonderie et de répression sexuelle, on retrouve des maisons closes, dont l'une porte le nom très évocateur de *Jezebel*, où s'entassent des prostituées maquillées et accoutrées des costumes les plus vulgaires et risibles qui soient⁷⁵.

⁷³ Ibid, p. 128.

⁷⁴ Cette situation est profondément contradictoire : elles sont à la fois des symboles reproducteurs ambulants et radicalement asexués. Ce paradoxe nous renvoie à la réflexion de Michel Foucault : «Par quelle spirale en sommes-nous arrivés à affirmer que le sexe est nié, à montrer ostensiblement que nous le cachons, à dire que nous le taisons, et ceci en le formulant en mots explicites, en cherchant à le faire voir dans sa réalité la plus nue, en l'affirmant dans la positivité de son pouvoir et de ses effets?» (FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité, La volonté de savoir* (tome I) Paris, Gallimard, 1976, p. 16).

⁷⁵ Chez Atwood, peu importe la catégorie à laquelle elle appartient, *handmaid*, *econowife* ou prostituée, qu'elle soit asexuée ou hypersexualisée, la femme demeure esclave de ce que Wittig nommait «la catégorie de sexe», qu'elle définit comme «le produit de la société

Enfin, c'est dans la description de la «Cérémonie» qu'on retrouve la situation la plus dysphorique : les enfants de l'élite sont conçus par une sorte d'accouplement assisté et froid. Les rapports entre la *Handmaid* et le *Commander* se font tout habillés, baignés d'une lumière crue, sous les yeux et entre les jambes de l'Épouse, qui tient les deux mains de la *Handmaid*, comme pour signifier l'union des deux chairs. Cette farce artificielle commence par la lecture solennelle d'une prière de la Bible (celle de Rachel à son mari), puis le *Commander* soulève la robe de la *Handmaid* et fait son office⁷⁶. Si elle réussit à tomber enceinte et à mener sa grossesse à terme, la *Handmaid* accouchera entre les jambes de l'Épouse, qui donnera symboliquement naissance à l'enfant. Par son nom et le jeu de rôles qu'elle implique, cette «Cérémonie» se construit en tant que performance quasi-théâtrale, avec ses acteurs, ses costumes, son texte. Ici, ce n'est pas le genre qui est joué, mais bien la fécondation et la maternité : l'Épouse joue un rôle, espérant s'approprier les attributs de l'autre (Offred). Si un enfant est conçu, elle pourra alors jouer la maternité, et s'en attribuer la fonction sociale et le prestige⁷⁷. Un détachement s'observe ainsi entre la mère

hétérosexuelle qui fait de la moitié de la population des êtres sexuels en ce que le sexe est une catégorie de laquelle les femmes ne peuvent sortir». Elles deviennent très visibles en raison de leur appartenance au sexe féminin, «elles doivent arborer leur étoile jaune, leur éternel sourire, jour et nuit» (WITTIG, Monique, «La catégorie de sexe», *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, p. 48).

⁷⁶ Atwood, *The Handmaid's Tale*, p. 88.

⁷⁷ Ce phénomène étrange fait songer aux travaux de Judith Butler sur la performance et la théâtralité du genre. Chaque mois, Offred doit répéter cette performance, jouant une comédie imposée par la norme, sans y croire. À Gilead, c'est la fonction féminine de la maternité, et non le genre, qui devient une fiction. Pour l'Épouse, elle deviendra éventuellement un récit qu'on raconte sur soi et qu'on répète tous les jours (BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre*, La Découverte, 2005).

biologique et la mère officielle, et l'utérus n'existe plus en tant qu'organe intime d'un corps vivant, mais bien comme un lieu de transit régi et exploité par le domaine public⁷⁸. À l'instar de Baudrillard, on pourrait y voir un simulacre de la plus belle espèce. C'est par cette sorte d'immaculée conception que l'Épouse peut enfin devenir mère, même si l'enfant ainsi conçu, arraché à sa mère biologique, ne fait que lui rappeler sa propre stérilité.

Dystopie féministe : être mère et femme à Gilead

L'univers de Atwood peut donc être assimilé à la plus terrible dystopie qui soit, et le traitement réservé aux femmes par cette société peut être qualifié ainsi: «*The ultimate feminist nightmare*»⁷⁹. Cette représentation s'oppose à des univers féministes inventés depuis les années 1970 par des auteures telles que Joanna Russ, Ursula Le Guin ou Élisabeth Vonarburg.

Marquée par la rééducation et le lavage de cerveau qu'elle a subis au Red Center, Offred ne perçoit son corps que comme un outil de reproduction, conformément aux exigences du système totalitaire qui a opéré l'instauration de cette oblitération corporelle collective. Se pliant à toutes les agressions que l'on fait subir à son corps, participant à sa transformation en objet et obsédée par son désir de concevoir un enfant, elle s'inquiète du passage

⁷⁸ «Between wife and servant is the womb, detached and dispossessed, awaiting the male seed. Thus both the wife's and the Handmaid's identities are erased for neither is really accounted for during the ceremony, they are merely instruments of the holy design. Ritual and performance are an integral part of women's representative roles in the Empire of Gilead, their uniform both signify disguise – the erasing of individuality – and an identifying code. » (STURGESS, Charlotte, «The Female Body as Representation and Performance in Margaret Atwood's *The Handmaid's Tale*», dans *The Handmaid's Tale*, Margaret Atwood, ouvrage dirigé par Marta Dvorak, Paris, Ellipses, coll. C.A.P.E.S./Agrégation Anglais, 1998, p. 71-80).

⁷⁹ On doit cette expression à Maureen Freely (FREELY, Maureen, *Observer*, 10145, mars 1986, p. 25).

du temps : «*Each month I watch for blood, for when it comes, it means failure*»⁸⁰. Le regard très sévère porté sur l'infertilité (qui ne peut être que féminine, selon les préjugés de Gilead) contribue à son angoisse : en effet, pour une *Handmaid*, «l'infécondité est sévèrement punie et la fécondité récompensée par l'absence de punition»⁸¹, car une fois qu'une femme a accouché d'un enfant sain, elle ne sera jamais envoyée dans les Colonies ni déclarée une *Unwoman*. Cependant, par esprit de rébellion, Offred décrira l'accouchement d'une autre *Handmaid*, en termes animalisants, se moquant ainsi que l'atmosphère solennelle qui règne dans la pièce où s'accomplit la mascarade de la double naissance. Dans ce contexte, cette description animalisée de l'accouchement d'une femme⁸² est donc faite avec un réalisme cru qui vient démolir l'illusion de contrôle du social.

⁸⁰ Atwood, *The Handmaid's Tale*, p. 69.

⁸¹ PAOLI, Marie-Lise, «Fécondité et stérilité dans *The Handmaid's Tale* : la Terre Gaste de Galaad», dans *Lecture d'une œuvre : The Handmaid's Tale de Margaret Atwood*, coordonné par Jean-Paul Gabilliet et François Gallix, Paris, Éditions du Temps, 1998, p. 54.

⁸² On retrouve même fréquemment un regard dégoûté sur la reproduction naturelle dans les œuvres de science-fiction, que ce soit au cinéma ou en littérature. Moisseff écrit à ce sujet ce qui suit : «Dans *Le meilleur des mondes*, la viviparité est perçue comme une infâme chose du passé ne survivant plus que dans quelques réserves de sauvages. *La civilisation*, répète Huxley, *c'est la stérilisation*. Pour être des humains véritables, des civilisés, il faut jouir pleinement, c'est-à-dire libérés du joug reproducteur. L'érotisme est l'apanage de l'humanité. Il s'inscrit pleinement dans la culture tandis que la procréation naturelle rabaisse au niveau de la nature, et par là, de l'animalité. De fait, la science-fiction contemporaine tend à dépeindre la viviparité comme une forme de parasitisme animalisant. L'aspect parasitaire et pullulant de la reproduction des insectes en font des personnages privilégiés par la science-fiction hollywoodienne [comme dans la série des *Alien*]. Le combat de la culture contre la nature est dépeint comme une bataille sans fin entre l'humanité – fortement américanisée – et des espèces extra-terrestres insectoïdes tendant à parasiter les humains pour se reproduire. L'association sexualité/procréation est décrite comme

S'il est vrai que la séparation corps-esprit semble constituer l'un des motifs récurrents de l'œuvre d'Atwood, c'est justement par la subversion interne qu'elle fait de ce dualisme réducteur, hérité du patriarcat, que l'auteure confère à son roman toute sa profondeur. En effet, Atwood se réclame de deux tendances de la pensée féministe, depuis les années 1960-1970 : la première met en lumière les aspects oppressants de la maternité et prétend que les capacités reproductives de la femme les exposent au contrôle des hommes, tout en décrivant l'accouchement et l'éducation des enfants comme une expérience lourde et pénible. La seconde tendance, plus récente, traite le sujet d'une manière positive et présente la maternité comme une source de plaisir, mais aussi de pouvoir. La richesse du roman d'Atwood la situe à la croisée des chemins; elle parvient à y réunir deux perspectives opposées.

Premièrement, ce roman présente de manière saisissante une ambivalence fondamentale dans l'expérience même de la maternité, qui révèle toute l'ambiguïté du système patriarcal : d'un côté, le pouvoir immense qu'il confère à la femme porteuse de vie et de l'autre côté, sa grande vulnérabilité en raison de l'aspect fragilisant de la grossesse, mais aussi de tout le système de lois et de sanctions qui la maintient dans l'impuissance, afin de limiter les pouvoirs qu'elle détient naturellement.⁸³ Comme toutes les *Handmaids*, Offred et à la fois toute puissante et soumise, elle détient le pouvoir suprême de donner la vie – une des *Handmaid* enceinte est décrite par Offred en ces termes: «*her belly, under her loose garment, swells triumphantly [...]*

potentiellement létale pour l'humanité» (MOISSEEFF, Marika, «Que recouvre la violence des images de la procréation dans les films de science-fiction?», www.formes-symboliques.org/article.php).

⁸³ PALMER, Paulina, «Motherhood and mothering», *Contemporary women's fiction : Narrative practice and feminist theory*, University Press of Mississippi, 1989, p. 99-100.

she's a magic presence to us, an object of envy, we covet her»⁸⁴
- mais elle n'a aucun droit, aucune existence légale et sociale. Soulignons aussi qu'Atwood n'a pas versé dans le manichéisme homme/femme, vu que l'un des personnages les plus sadiques du roman est une femme, *Aunt Lydia*.

Deuxièmement, l'œuvre reflète parfaitement l'ambivalence éternelle entre deux concepts établis par Adrienne Rich⁸⁵, soit la maternité comme *institution* (essentiellement construite par le patriarcat pour contrôler les capacités reproductrices de la femme) et la maternité comme *expérience* (qui serait un outil potentiel de plaisir et d'épanouissement). En effet, bien qu'Offred soit totalement aliénée par le système de Gilead qui la traite comme une machine, elle a, par le passé, été la mère d'une fillette qu'elle a tendrement aimée. Pour elle, être mère a jadis été une expérience heureuse, comme en témoignent les passages où elle parle de sa fille perdue, de son émouvante odeur de bébé, de son corps d'enfant.

*I close my eyes, and she's there with me, suddenly (...) it must be the smell of the soap. I put my face against the soft hair at the back of her neck and breathe her in, baby powder and child's washed flesh and shampoo, with an undertone, the faint scent of urine. This is the age she is when I'm in the bath*⁸⁶.

Son amour de mère devient alors souffrance : quand elle voit une photo de sa fille, elle la nomme «*my treasure*», mais elle remarque que sa fille a grandi et changé depuis trois ans, et elle voit presque son sourire comme une forme de trahison. Elle prend conscience de son effacement dans la vie de sa fille et ressent pleinement la douleur poignante de la perte de son enfant, quittant ainsi cet être qu'elle aime une seconde fois.

⁸⁴ Atwood, *The Handmaid's Tale*, p. 25.

⁸⁵ RICH, Adrienne, *Of Woman Born : Motherhood as Experience and Institution*, New York, WW Nortons co. Inc., 1986, p. 371-396.

⁸⁶ Atwood, *The Handmaid's Tale*, p. 59.

Cependant, elle demeure mère, ne serait-ce que par sa douleur inconsolable face à l'absence de sa fille, Même si son enfant aimée a disparu, probablement à jamais, Offred reste toujours mère à part entière, et c'est justement par l'intensité de sa souffrance qu'on prend la pleine mesure de son amour maternel. En cela Atwood offre une perspective intéressante, car elle fait alterner des épisodes d'euphorie et de dysphorie maternelle.

Enfin, la révolte suprême d'Offred se manifesterà dans ses rencontres illicites avec Nick, le chauffeur du Commander, dont elle tombe amoureuse et avec qui elle bafoue tous les interdits de Gilead en unissant amour, sexualité et conception d'un enfant (à la fin du roman, elle pense être tombée enceinte de lui). *The Handmaid's Tale* se pose ainsi comme le lieu de rencontre de toutes les ambivalences: celle de la procréation et de la maternité tantôt euphorique, tantôt dysphorique, mais aussi celle du pouvoir masculin et féminin, et celle du statut de puissance ou de vulnérabilité féminines produits par l'expérience de la procréation. Chez Atwood, on retrouve une grande richesse de perspectives personnelles et sociales, psychanalytiques et politiques: comme le mentionne Palmer, «the novel, while organized around the motif of the fractured self, simultaneously prioritizes the theme of collective feminist struggle»⁸⁷.

Chroniques du Pays des Mères (1992) de Élisabeth Vonarburg

Une dystopie gynocratique

Au Pays des Mères, dans un futur éloigné imaginé par Vonarburg (quelque part au début du quatrième millénaire), survit un peuple décimé par les ravages environnementaux, composé presque essentiellement de femmes, en raison d'une catastrophe ayant réduit très fortement le nombre de naissances masculines. Lauréate du prix spécial du jury du *Philip K. Dick Award* pour la traduction anglaise de ce roman (*In Mother's*

⁸⁷ Palmer, op. cit., p. 106.

Land), auteure née à Paris en 1947 et vivant au Québec depuis 1973, Vonarburg a imaginé un monde radicalement différent du nôtre, par la description de modes alternatifs de reproduction et par le nature de la prétendue utopie féministe qu'elle y explore.

Vonarburg prend soin d'exposer au lecteur la chronologie des événements ayant précédé l'instauration du régime du Pays des Mères. C'est ainsi qu'on peut suivre l'évolution de l'humanité, d'abord à travers l'époque du Déclin - qui correspondrait à l'avenir immédiat de notre époque - marquée par des changements climatiques, des catastrophes naturelles et des mutations génétiques (et une épidémie) causant la diminution des naissances masculines. Les hommes y ont réduit les femmes en esclavage, sous le régime des Harems. Mais les femmes se révoltent, prennent le pouvoir et fondent une société de type gynocentrique (une dystopie on ne peut plus *noire* pour les mâles de l'espèce humaine) où les hommes stériles sont impitoyablement exterminés. C'est l'époque bien nommée des Ruches. Enfin, «la dissémination d'une religion et d'une philosophie pacifistes entraînent la métamorphose de cette époque des Ruches en une dystopie gynocratique *rose* pour les hommes : c'est le Pays des Mères»⁸⁸.

Dans cet univers, les Mères (nommées Captés) sont les seules à pouvoir faire leurs «enfantés» avec les Mâles, les autres femmes doivent compter sur une forme très sommaire d'insémination artificielle. Les hommes sont obligés de voyager et de faire leur «service» en tant que reproducteurs à plusieurs endroits pour éviter la consanguinité et la dégénérescence, et sont donc souvent traités comme des animaux reproducteurs. Quant à elles, les femmes se doivent d'essayer d'avoir des enfants jusqu'à la ménopause ou jusqu'à ce qu'elles soient déclarées stériles. Chaque région est dirigée par une Mère, et toutes les

⁸⁸ BOUCHARD, Guy, «L'inversion des rôles masculins et féminins dans *Chroniques du Pays des Mères*», *Solaris*, 112, Vol. 20, No. 3, hiver 1994, p. 29.

Mères décident ensemble de l'avenir du Pays, suivant un modèle gynocratique. Comme le résume Guy Bouchard, Vonarburg opère une inversion de la logique patriarcale, au plan politique, idéologique et social⁸⁹.

Le discours religieux et les signes

Ce monde est également régi par un système de signes qui lui est propre et qui le structure : chez Vonarburg, tous les êtres humains, filles, femmes, garçons et hommes, sont classés par couleurs : le vert est porté par les enfants, le rouge par les adultes fertiles (comme chez Atwood) et le bleu par les adultes infertiles ou âgés. Par ailleurs, on y assiste à un intéressant phénomène de «féminisation de la langue qui reflète un désir chez les femmes de renverser le sexisme linguistique (de l'époque des Harems) afin de promouvoir un gouvernement matriarcal»⁹⁰: les néologismes sont d'emblée féminins («enfante», «printane», etc.). En ce qui a trait aux accords, c'est

⁸⁹ «Dans une gynocratie, il va de soi que le pouvoir appartient aux femmes, et que les hommes en sont exclus. Dans le cas du Pays des Mères, cette exclusion opère à tous les niveaux, depuis l'Assemblée de la Famille jusqu'à l'Assemblée provinciale et à l'Assemblée générale des Mères, c'est-à-dire des responsables de chacune des cités contrôlées par une Famille particulière [...] Ce sont les femmes qui sont responsables de la production de la nourriture et des biens de consommation et d'utilisation [...], ce sont elles qui se livrent à l'exploration de nouveaux territoires, et à ce substitut du service militaire qu'est la Patrouille ; et ce sont elles qui contrôlent le savoir et le font progresser. Les hommes, eux, sont nommément exclus des associations de chercheuses, ils ne peuvent être gardiennes communicatrices ou «Mémoires», certaines études leur sont interdites, de même que les épreuves de tir et d'adresse lors des Jeux annuels. À la limite, ils n'ont qu'un seul véritable rôle, celui de reproducteur, qu'ils exercent pendant leur période de fertilité avant de rejoindre les rangs des Bleus» (BOUCHARD, Guy, «L'inversion des rôles masculins et féminins dans *Chroniques du Pays des Mères*», *Solaris*, 112, Vol. 20, No. 3, hiver 1994, p. 30).

⁹⁰ Taylor, op. cit., p. 224.

le féminin qui l'emporte («tout le monde avait été punie»)⁹¹. Au début du roman, Lisbeï enfant décrit en ces termes les jeux des garçons de sa garderie: «Ce n'est pas comme Rubio, Turri et Garrec qui jouent toutes seules aussi dans un autre coin – mais on dit *ils* ; on dit les *garçons*»⁹². Ce procédé nous rappelle le projet de Monique Wittig dans *Les Guérillères* (1969), où elle avait établi le pronom «*elles* comme le sujet humain absolu avec élimination de toute autre variante dans les deux premiers tiers du livre»⁹³. Si elle est plus radicale que celle de Vonarburg, dont l'universalisation du genre féminin n'a pas un impact aussi profond sur l'écriture, cette transformation du langage visait un but bien différent, ce que Wittig confirme dans «La marque du genre»: «La direction vers laquelle j'ai tendu avec ce *elles* universel [utilisé ici comme personnage et entité collective] n'a pas été vers la féminisation du monde (sujet d'horreur aussi bien que sa masculinisation) mais [...] j'ai essayé de rendre les catégories du sexe obsolètes dans le langage»⁹⁴.

Au Pays des Mères, la religion conditionne une nouvelle vision des rapports entre les sexes : les femmes ont créé le Pays des Mères grâce à Garde, une prophète qui leur a enseigné la parole d'Elli, déesse à la fois femelle et mâle, donc androgyne. Il est curieux de noter que la pensée d'Elli propose une nouvelle version de la Genèse où figure une image inversée de la Chute originelle: la femme y fut créée avant l'homme, qui attisa la colère d'Elli en mangeant les pommes de son jardin avant qu'elles ne soient mûres... On peut bien sûr voir dans cette transposition une parodie des dogmes chrétiens⁹⁵.

⁹¹ Bouchard, «L'inversion des rôles masculins et féminins dans *Chroniques du Pays des Mères*», p. 30.

⁹² Vonarburg, *Chroniques du Pays des Mères*, p. 5.

⁹³ WITTIG, Monique, «La marque du genre», *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, p. 136.

⁹⁴ Ibid, p. 136-137.

⁹⁵ Taylor, op. cit., p. 221.

Au fil du roman, on suivra le parcours et l'évolution d'une «enfant» (on ne dit plus un enfant, même pour les garçons) nommée Lisbeï⁹⁶. Le récit se construit autour des personnages de Lisbeï et de Tula, toutes deux filles de la Mère de Béthély. Elle deviendra «exploratrice» et conduira des recherches historiques et archéologiques. Le roman décrit précisément les rapports entre les individus, mais aussi tout un système d'institutions entre grandes familles (les "communes") de ce monde peu peuplé, dont une analyse plus approfondie des structures et du fonctionnement pourrait nous ouvrir des perspectives intéressantes. L'auteure s'attache ainsi à la description de l'évolution intérieure de Lisbeï, comme si elle voulait nous suggérer que « l'évolution de la société dépend de l'évolution de l'individu». L'étude de ce roman serait une occasion d'explorer, comme l'a fait Sharon C. Taylor, la manière dont Vonarburg «représent[e] à travers l'expérience de vie de [ses] personnages, la construction sociale de l'identité individuelle et [ainsi examiner] les portraits de *l'identité sexuelle* de l'individu qu'ell[e] dress[e] ainsi que le traitement du rôle du langage dans la construction de l'identité»⁹⁷.

Modes de reproduction au Pays des Mères

Dans la perspective d'une étude portant sur la question de la reproduction dans les œuvres de science-fiction, le phénomène du déséquilibre entre les populations masculines et féminines mériterait d'être analysé de manière plus approfondie. Par ailleurs, l'étude des modes de reproduction alternatifs proposés par cette auteure nous ferait explorer un scénario étrange dont l'analyse pourrait participer à la réflexion générale sur le rôle de l'imaginaire dans la production du social et sur l'impact de la représentation sociale dans l'édification des institutions publiques et de leur transformation.

⁹⁶ <http://www.missmopi.net/>

⁹⁷ Taylor, op. cit., p. 6.

De manière un peu plus spécifique, chez Vonarburg, la conception est mixte : elle s'effectue généralement par insémination artificielle, sauf pour les Captes (les Mères) qui font leurs «enfants» avec les Mâles, à l'ancienne, sans aucun plaisir. Notons par ailleurs qu'il s'agit d'une communauté où les unions entre femmes est la forme normative de l'expression sexuelle, où les femmes considèrent les autres femmes comme leurs vraies compagnes, ne *font l'amour* qu'avec elles⁹⁸, l'hétérosexualité n'y est pas permise, sauf entre la Capte et le Mâle, dans un but de reproduction, uniquement. Enfin, les mariages ne sont permis ni entre femmes, ni entre hommes (l'homosexualité entre hommes étant interdite). Étrangement, si les techniques d'insémination ne sont jamais décrites dans le roman, les rapports sexuels entre homme et femme sont décrits de façon assez précise à deux occasions. La première scène est traumatique (entre Selva, la Capte, et Aléki) et dans le deuxième cas, l'union est décrite comme une expérience magnifique à trois au cours de laquelle Lisbeï concevra son «enfant». En ce sens, Vonarburg donne une image plus positive de la conception, dans la mesure où même si elle constitue l'exception et une situation potentiellement dangereuse qu'il faut garder secrète, elle montre qu'il est possible de concevoir un enfant dans l'amour et le désir⁹⁹.

⁹⁸ Vonarburg, *Chroniques du Pays des Mères*, p. 122.

⁹⁹ Par esprit de comparaison, il est intéressant de noter que dans *Brave New World*, de Huxley, la conception se fait par fécondation et gestation *in vitro*, et elle est donc totalement artificielle. D'ailleurs, tout ce qui entoure la description de la reproduction humaine est évoqué avec une terrifiante froideur, avec un regard clinique, détaché, voire violent, notamment quand il est question des traitements infligés aux embryons Epsilon qui sont privés d'oxygène pour leur garantir une hérédité conforme à leur rang social. La maternité «vivipare» n'est que sujet de dérision et de dégoût, et la sexualité est décrite comme un loisir commun à tous et qui se pratique dans la plus étonnante promiscuité. À titre de comparaison, notons que chez Huxley, on retrouve beaucoup plus d'ambivalence dans la relation mère-enfant : Linda aime son fils et,

Mais le Pays de Mères peut-il vraiment être décrit comme une utopie féministe? Certes, les femmes y détiennent tous les pouvoirs et toutes les connaissances au détriment des rares mâles, qui sont relégués à des positions sociales subalternes et qui sont échangés entre familles comme de vulgaires étalons¹⁰⁰. Cependant, cette société repose elle aussi sur un conditionnement, celui qui pousse non seulement les femmes fertiles (les Rouges) à procréer le plus possible tant qu'elles en ont la capacité, malgré les décès fréquents de leurs «enfants», mais aussi à les abandonner à la naissance pour le bien de toutes. On ne peut pas dire qu'il s'agisse d'une vraie utopie, car l'idéal est parfois teinté d'amertume, que ce soit de la part des mâles las de leur condition ou des femmes épuisées par des grossesses successives et par la perte de nombreux bébés. Par ailleurs, il est intéressant de noter que, comme Le Guin et bon nombre d'autres auteurs d'utopies féministes, Vonarburg propose, à la fin de son roman, l'amorce d'un renouveau du régime du Pays des Mères : à l'avenir, il changera pour adopter «un modèle de la société androgyne», effectuant un remodelage

en même temps, être sa mère lui répugne. Chez Vonarburg, les relations mère-fille se caractérisent plutôt par leur froideur, sauf entre Guiséia et Selvane. Cependant, Selvane est une enfant de l'amour doublement illicite entre un homme et une femme qui sont frère et sœur, et elle meurt tragiquement à la fin du roman.

¹⁰⁰ Notons que cette division des pouvoirs et l'oppression masculine qui en découle est loin d'être présentée comme un idéal par Vonarburg. Bien qu'il s'agisse d'une société lesbienne, elle reste tristement limitée en ce qu'elle cherche, elle aussi «dans les femmes et les hommes une raison biologique pour expliquer leur division, en dehors des faits sociaux. [...] Le matriarcat n'est pas moins hétérosexuel que le patriarcat : seul le sexe de l'opresseur change. Cette conception, outre qu'elle reste prisonnière des catégories de sexe (femme et homme) maintient de plus l'idée que ce qui seul définit une femme, c'est sa capacité de faire un enfant (biologie)» (WITTIG, Monique, «On ne naît pas femme», *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, p. 53).

androgynal de l'homme et de la femme»¹⁰¹, ce qui lui permettra de devenir enfin une société véritablement égalitaire.

Retour sur les mondes du futur

Le statut social et les rapports entre les sexes

À travers la lecture critique des textes de ces trois auteures, nous avons vu se profiler non seulement certains scénarios d'organisation sociale alternatifs, mais aussi une préoccupation constante du statut de la femme, des pouvoirs et des rôles qui lui sont attribués. Dominée et confinée au rôle d'épouse, ou à ceux plus ingrats de mère pondeuse ou d'esclave domestique, la femme est socialement disqualifiée chez Atwood, exclue des fonctions qui pourraient comprendre une dimension de pouvoir ou d'autorité, à l'exception des Aunts, qui agissent comme une sorte de gestapo féminine. Cette implacable logique de domination d'un sexe par l'autre est reprise et inversée par Vonarburg dans *Chroniques du Pays des Mères*. Comme le mentionnait Bouchard, dans ce modèle gynocratique, le pouvoir appartient aux femmes et les hommes en sont exclus. Toutes les sphères de cette société et tous les pouvoirs politiques, sociaux, commerciaux, intellectuels et militaires sont donc détenus par les femmes. Chaque être humain reçoit un rôle assigné, selon sa lignée et sa capacité à se reproduire, comme en témoigne le code de couleurs qui compartimente tous les habitants du pays des Mères, hommes ou femmes: le vert pour les enfants, le rouge pour les adultes fertiles et le bleu pour les adultes infertiles. Enfin, dans *Les dépossédés*, Le Guin est la seule à offrir au lecteur un modèle de société égalitaire : le statut de l'homme et de la femme, ainsi que les pouvoirs et les rôles qui leur sont attribués sont les mêmes. Seules les qualités propres à l'individu (son intérêt, son talent, sa force) comptent. Le mariage (nommé «alliance») est plutôt rare, les membres des couples sont plutôt décrits comme des «partenaires» qui peuvent être

¹⁰¹ Bouchard, «L'inversion des rôles masculins et féminins dans *Chroniques du Pays des Mères*», op. cit., p. 32.

séparés à tout moment par les exigences de la Division du travail¹⁰². Chez le Guin, la femme peut potentiellement occuper tous les rôles à la fois (épouse, mère et travailleuse) et être assignée à un métier digne de ses atouts et de ses goûts. Or, comme elle est appelée à se déplacer et à travailler pendant des périodes prolongées, elle délègue le plus souvent la garde et le soin de ses enfants à un foyer-dortoir commun, se dégageant ainsi des responsabilités parentales au même titre que le citoyen mâle; cette égalité parfaite a donc un prix.

Au cœur des textes de ces trois auteures se dessine aussi la figure du corps féminin, dont la représentation est chaque fois très révélatrice. C'est chez Atwood que le corps féminin est le plus durement traité : utilisé, contrôlé, compartimenté et règlementé, ce corps voué à la prostitution, à la procréation, à l'esclavage domestique, qu'on peut tuer ou exiler dans des régions hostiles et contaminées par des produits toxiques, est présenté comme une entité empreinte d'inconfort et de souffrance, phénomène que l'on retrouve à large échelle dans l'ensemble de l'œuvre de Atwood¹⁰³. Le corps-matrice des *Handmaids*, qui sont traitées comme du bétail, est d'emblée ravalé au rang de pur objet, sa nature et ses fonctions (essentiellement reproductives) y apparaissent comme totalement désincarnées. Sur un autre plan, dans *Les dépossédés* de Le Guin, le corps est décrit de deux manières fort dissemblables : sur Urras, Shevek évoque son désir pour Veä Doem Oiie, l'épouse d'un industriel ioti rencontrée sur Urras. Le corps délicat, blanc et esthétiquement parfait, au crâne rasé

¹⁰² Le Guin, *Les dépossédés*, p. 253.

¹⁰³ WILSON, Shannon Rose, «Margaret Atwood's Monstrous, Dismembered, Cannibalized, and (Sometimes) Reborn Female Bodies : *The Robber Bride* and Other Texts», dans *Myths and Fairy Tales in Contemporary Women's Fiction, from Atwood to Morrison*, New-York, Palgrave Macmillan, 2008, p. 13.

selon la mode urrastie, rappelle à Shevek les paroles de sa propre partenaire restée sur Urras: aux yeux de Shevek, Vea est dotée d'«un corps féminin si élaboré et si ostentatoire qu'elle ne para[ît] plus être humaine», elle est ce qu'on appelle sur Anarres une «profiteuse corporelle», une «femme qui utili[se] [son] corps comme une arme dans une lutte pour le pouvoir avec les hommes»¹⁰⁴. Le contact bref mais humiliant avec Vea sera décisif pour Shevek, qui n'en regrettera que plus le corps imparfait et abîmé de Takhver, sa compagne anarrestie. Il est d'ailleurs fort intéressant de se souvenir de la description que faisait Shevek des qualités de l'organisme féminin, moins fort, mais plus résistant que celui des hommes.

Enfin, c'est surtout chez Vonarburg qu'on remarque une ouverture vers le changement, une possibilité de renouveler les rapports humains, le genre et l'identité sexuelle. Évidemment, la dictature décrite par Atwood n'offrait à Offred aucune alternative autre que la fuite (dont elle se prévaudra, sans que le lecteur ne soit jamais informé de l'issue de son entreprise). Chez Le Guin, si la question se pose avec Urras où les rôles sexuels sont très compartimentés et stéréotypés, la voie la plus intéressante s'ouvre avec la description de la naissance de l'Ekumen, la Fédération des Mondes Connus visant à créer des liens de partage et de communication entre les êtres humains des Mondes Connus. Dans les deux romans abordés dans notre étude, on constate donc que Le Guin présente l'évolution possible des rapports entre les sexes comme une promesse du futur, sans pour autant entrer dans le détail. Ainsi, Vonarburg est celle qui en parle le plus clairement, le plus résolument, comme un processus enclenché et à venir, inévitablement, et pour le bien de tous. Notons que Vonarburg a donné une forme singulière et unique à cette volonté de faire évoluer les mentalités dans un autre de ses romans, *Le Silence de la cité*. Dans cet ouvrage, Éliisa, une femme née d'une manipulation génétique dotée du pouvoir de métamorphose quittera sa Cité

¹⁰⁴ Le Guin, *Les dépossédés*, p. 220.

souterraine pour explorer le monde terrestre, peuplé de mutants et d'une surabondance des femmes, désormais réduites à l'esclavage. Retirée dans une communauté de sa propre création, Élixa fabriquera, à partir de son propre patrimoine génétique, plusieurs générations d'enfants filles, dotées de la capacité de se métamorphoser en mâles. Élixa sera le point de départ de cette race nouvelle qui se mêlera aux humains de la Terre, sous une forme masculine, après avoir vécu une partie de leur existence dans un corps de femme. Ceci leur permettra d'influencer les mentalités en vue d'instaurer peu à peu une société égalitaire. Comme le mentionne Taylor, «l'androgynie comportementale est donc centrale à la notion d'identité *sexuale* (*gender*)» dans les terres retirées d'Élixa :

Ses enfants ne connaissent pas la discrimination basée sur la différence sexuelle parce qu'ils sont tous considérés comme des êtres différents et égaux [...] Parce qu'ils ne sont pas emprisonnés au niveau physique et psychologique dans des constructions d'identité sexuelles polarisantes, ces enfants représentent pour Élixa l'avenir de l'humanité¹⁰⁵.

Bien que cette volonté de faire évoluer les mentalités trouve une réponse étrange et peu vraisemblable dans notre propre contexte biologique, elle illustre sans doute une préoccupation sincère d'accélérer la mutation des rapports sexuels et humains, en vue de la création d'une société plus juste et plus égalitaire.

La reproduction, le genre et l'identité sexuelle

Nous avons poursuivi notre réflexion en abordant les questions portant sur la reproduction, le genre et l'identité sexuelle, notamment celle de la transformation de l'espèce humaine. La perspective qu'offre Atwood de la question est essentiellement négative : Gilead est une terre ravagée par la pollution, où les

¹⁰⁵ Taylor, op. cit., p. 122.

dirigeants et leurs épouses (comme une grande partie de la population) sont en grande majorité devenus stériles, d'où l'importance du rôle des *Handmaids*, rares femmes encore fertiles, servant de mères porteuses. Affligée de cette stérilité qui pourrait être comprise comme une métaphore de la restriction des pulsions sexuelles qui y règne, Gilead est donc menacée par une baisse de fécondité de sa population, situation démographique périlleuse fréquemment illustrée dans les œuvres de science-fiction. Atwood offre donc une vision de l'humain comme perdant une capacité naturelle de reproduction, alors que Le Guin et Vonarburg ont inventé une situation où l'évolution biologique des êtres humains leur permet d'accéder à un nouveau sexe, objet d'une mutation (sur Gethen) ou d'un pouvoir de métamorphose (dans la Cité d'Élisa), qui pourraient dans les deux cas être le produit d'une expérience génétique. Cette évolution nous a permis d'aborder aussi la question des capacités et des modes de reproduction des humains. Ainsi, l'hermaphrodisme des habitants de Gethen leur permet d'incarner les deux sexes, de faire l'expérience des rôles paternels et maternels en alternance. Ce phénomène entraîne donc un effacement des rôles sexuels et parentaux traditionnels. Chez Vonarburg, c'est dans *Le silence de la cité* que l'auteure présente le portrait le plus intéressant : une mutation rend possible la transformation de la femme en homme, avec les conséquences importantes pour l'évolution des mœurs que ce pouvoir entraîne.

Enfin, on peut clore notre parcours en revenant sur la représentation de la maternité chez ces trois auteures. Encore une fois, c'est Atwood qui décrit la situation la plus inquiétante : socialement, la maternité devient soit l'objet d'un contrôle absolu, aveugle et absurde, alors que sur le plan intime, elle est le lieu d'une perte irrémédiable et douloureuse pour Offred depuis qu'on lui a arraché sa fille, alors qu'elle était jadis vécue sur le mode du bonheur. Quant à elle, Le Guin illustre la maternité comme un état accessible à tous les êtres humains. Ce régime permet donc une équité biologique parfaite entre les êtres, car,

comme le dit Ong Tot Opong, investigatrice humaine sur Gethen :

Si quiconque, de dix-sept ans jusque vers trente-cinq ans, peut toujours [...] être cloué par une grossesse, il en résulte que personne ici ne peut être cloué aussi radicalement que les femmes ont des chances de l'être ailleurs – psychologiquement ou physiquement. Servitude et privilège sont répartis assez équitablement; chacun a le même risque à courir ou le même choix à faire. Et, pourtant, personne ici n'est tout à fait aussi libre que l'est un homme libre partout ailleurs¹⁰⁶.

Dans *Les dépossédés*, si la gestation et l'accouchement sont assumés par les Anarrestis de sexe féminin, le soin et l'éducation des enfants est souvent délégué à des foyers-dortoirs et aux instituts professionnels. Même le choix du prénom de l'enfant est retiré aux parents, car chaque être reçoit à sa naissance un prénom unique assigné par l'ordinateur du Registre central. De son côté, Vonarburg a imaginé elle aussi des foyers communs pour les «enfantes», toutes nées par insémination artificielle obligatoire pour les femmes fertiles. Le soin et l'éducation des enfantes revient aux Bleues (les femmes plus âgées désormais infertiles). Au Pays des Mères, la maternité est donc affaire de devoir, et «la production industrielle des enfants empêche les femmes de poursuivre leurs intérêts individuels. Alors qu'elles sont logées et entretenues par l'État pendant leur grossesse, elles n'ont pas le droit de refuser celle-ci»¹⁰⁷. Mais pour Lisbeï, la fille de la Capte, la maternité découle d'un acte d'amour, et donc d'un acte de subversion contre l'État, dans la mesure où elle enfante dans l'illégalité, elle sera donc obligée de cacher sa grossesse afin d'éviter d'être bannie et qu'on lui enlève son enfant définitivement. C'est à sa demi-sœur Tula (la

¹⁰⁶ Le Guin, *La main gauche de la nuit*, p. 113.

¹⁰⁷ Taylor, op. cit., p. 107.

nouvelle Capte de Béthély) qu'elle confiera sa fille, pour qu'elle la fasse passer pour son propre enfant.

Enfin, on note que, dans les modèles qui précèdent, le rôle maternel est assumé par une multiplicité de femmes, sans qu'il y ait de lien biologique avec l'enfant qu'elles élèvent. Cependant, dans *Le Silence de la Cité*, le mode est inversé : Éliisa est la mère unique de dizaines de fillettes, qui forment une nouvelle génération de «métamorphes» nées de ses gènes, mais portées par des «ventre-boîtes». Comme le mentionne Taylor, Éliisa est plus une mère-institutrice qu'une mère biologique, car elle n'entretient pas de rapports affectifs avec ses filles. Mais devant l'impossibilité de forcer ses enfants à remplir la mission qu'elle leur a fixée, Éliisa finit par accepter de les laisser choisir leur sexe et elle abandonne sa mission, se libérant de la responsabilité d'avoir à créer une nouvelle race d'être humains¹⁰⁸. Ainsi, à l'instar de Le Guin et d'Atwood, Vonarburg a proposé une vision unique et novatrice de ce que pourrait être une identité sexuelle changeante et ses conséquences multiples et inusitées sur la société qu'elle ferait inévitablement évoluer.

Le modèle de la société androgyne

Il est à prévoir que l'analyse des œuvres dont il a été question dans cette étude nous mènera à dégager quelques scénarios alternatifs qui permettront au groupe de recherche d'ordonner une réflexion quant à quelques hypothèses d'organisation sociale. On a vu que les auteurs de science-fiction qui s'intéressent à la notion de genre ont pensé des mondes du futur présentant divers scénarios d'organisation sociale articulés autour de cette question qui nous semblent particulièrement pertinents, notamment lorsque les sociétés décrites sont aux prises avec des dérèglements environnementaux majeurs, ce qui est le cas de la grande majorité des œuvres sélectionnées.

¹⁰⁸ Ibid, p. 126.

Initialement, notre démarche s'est inspirée de celle de Guy Bouchard¹⁰⁹ qui propose une division pertinente des grands modèles de société nouvelle présentée par l'hétéropolitique féministe, mais aussi des travaux de Pamela J. Annas sur l'androgynie dans la science-fiction féministe. Il convient de rappeler que Bouchard propose trois modèles : celui de la société androgyne égalitaire, qui accepte les hommes comme partenaires à part entière d'un nouveau contrat social¹¹⁰, celui de la société gynocratique, qui considère les hommes comme une espèce dangereuse à maintenir sous tutelle¹¹¹, et enfin, celui de la société gynocentrique, d'où les hommes ont été complètement éliminés¹¹².

À notre avis, dans la visée du projet de recherche, il serait possible d'élargir la perspective de Bouchard afin d'utiliser l'identité sexuelle des humains qui les composent comme principe de différenciation des sociétés décrites dans quatre scénarios illustrés dans les œuvres de science-fiction. Le premier modèle serait celui des **sociétés formées d'êtres de sexe unique ou monosexuées** (masculin, féminin), le deuxième regrouperait des œuvres décrivant des **sociétés bisexuées totalitaires** (où l'un des sexes domine l'autre ou cherche à l'exterminer). Toutefois, ces scénarios ont peu à apporter à une réflexion sur des modèles alternatifs d'organisation sociale, compte tenu de leur effet d'exclusion de l'un ou de l'autre sexe, et de leur faible potentiel novateur. Il nous paraît plus intéressant d'approfondir les pistes des deux derniers modèles identifiables, soit celui de la **société androgyne** (bisexuée égalitaire,

¹⁰⁹ Bouchard, 1990, op. cit., p. 15.

¹¹⁰ *Le Silence de la Cité* de Vonarburg, *La main gauche de la nuit* et *Les déposés* de Le Guin.

¹¹¹ TEPPER, Sheri, *The Gates to Women's Country*, New York, Bantam, 1989 (1988), 315 p.

¹¹² *Les bergères de l'apocalypse*, de Françoise d'Eaubonne et, de façon beaucoup moins radicale et dangereuse, la société matriarcale décrite par Vonarburg dans *Chroniques du Pays des Mères*.

hermaphrodite ou métamorphe) et, plus tard, celui de la **société multisexuée ou hybride** (masculin, féminin, neutre ou autres, humain-machine et humain-extraterrestre). Ces deux modèles pourraient servir de canevas de base pour lire, comprendre et interpréter les œuvres du corpus en fonction des scénarios sur le genre qu'elles proposent.

Ainsi, bien que plusieurs voies alternatives pourraient mener notre réflexion à de nouvelles pistes¹¹³ et à l'élaboration de plusieurs scénarios possibles de modèles sociaux représentés dans les romans pertinents, le modèle de la société androgyne (ou gynandre) nous semblerait le plus prometteur, en raison de son ouverture et de son pouvoir intégrateur¹¹⁴. C'est pourquoi nous orienterons d'abord notre réflexion sur l'exploration de l'hypothèse du **modèle social alternatif basé sur l'androgyne**, en tant que comportement social fondé sur des similitudes et mettant fin aux normes et distinctions traditionnelles relatives aux rôles *sexuels* fondés sur le déterminisme biologique et inculquées par la socialisation¹¹⁵.

Dans le but d'approfondir le scénario de **la société androgyne**, nous élargirons le champ de nos explorations à travers l'étude

¹¹³ Enfin, il serait éventuellement pertinent d'explorer davantage le domaine de la pensée écoféministe, ses enjeux et les types de praxis qu'elle propose pour nous libérer de l'idéologie du progrès et nous permettre d'accéder à une société nouvelle. Comme le résume Morin: «L'écoute de l'expérience féminine et celle de la nature sont donc deux bases d'une même transformation, et leur urgence témoigne de la destructivité du pouvoir patriarcal laissé à lui-même. Les préoccupations féministes et écologistes se rencontrent ici pour former une unité de pensée et d'action qui fournit la possibilité d'une transformation de la future société. Comme le féminisme, l'écoféminisme contient une forte composante utopique (MARIN, Marie-Josée, «La pensée écoféministe : le féminisme devant le défi global de l'ère technologique», *Philosophiques*, Vol. 21, No. 2, 1994, p. 375).

¹¹⁴ BOUCHARD, Guy, «Les modèles féministes de la société nouvelle», *Philosophiques*, Vol. 21, No. 2, 1994, p. 485.

¹¹⁵ Bouchard, 1990, op. cit., p. 15.

d'autres romans d'Ursula Le Guin et de Élisabeth Vonarburg¹¹⁶. Nous pourrions aussi explorer la question de la langue nouvelle, créée chez Le Guin, dans *Les dépossédés*, afin de façonner la pensée populaire anarchiste et pour éliminer les concepts capitalistes, patriarcaux et sexistes¹¹⁷. Dans cette perspective, nos lectures porteraient tant sur les œuvres écrites par des femmes que sur celles écrites par des hommes. On pourra notamment explorer le monde hermaphrodite imaginé par Theodore Sturgeon avec *Venus Plus X*¹¹⁸ ou encore explorer la manière dont Samuel Delany, avec *Trouble on Triton*¹¹⁹ et John Varley avec *Steel Beach* et *Eight Worlds*, ont créé des personnages métamorphes qui peuvent changer de sexe à volonté au cours de leur vie. Par ailleurs, il est à noter que chez Varley et Delany, le personnage métamorphe peut aussi être compris au sens métaphorique, comme l'incarnation d'un questionnement sur le sens de l'identité sexuelle, sur ce que cela veut vraiment dire d'être mâle ou femelle. Il est à prévoir qu'au fil de nos lectures, nous découvrirons de nombreux points communs dans les œuvres explorant des mondes imaginaires par ailleurs fort différents¹²⁰. Cette voie nous semble riche de

¹¹⁶VONARBURG, Élisabeth, *Le silence de la Cité*, Québec, éditions ALire, 1998, 325 p.

¹¹⁷ANNAS, Pamela J. «New Worlds, New Worlds: Androgyny in Feminist Science-Fiction», *Science Fiction Studies*, Vol. 5, No. 2, (Juillet 1978), p. 151.

¹¹⁸STURGEON, Theodore, *Venus plus X*, New-York, Vintage Books, 1999, (1960), 213 p.

¹¹⁹DELANY, Samuel R., *Trouble on Triton*, Wesleyan University Press, 1995, 260 p.

¹²⁰«Contemporary feminist SF writers have a surprising number of revolutionary assumptions in common: a politics of anarchism, a metaphysics of the organic, a psychological and social vision of unity, wholeness, balance, and cooperation. The concept of androgyny often serves a way of bringing all these assumptions together. In a society that defines people by sex, sex is a social and political issue. As a utopian possibility that transcends sexual dualism, androgyny is therefore a political response» (Annas, op. cit., p. 155).

possibilités : par son potentiel d'exploration de l'imaginaire, par sa capacité à proposer des alternatives de changement social, les romans de science-fiction féministes proposent des modèles nouveaux, pertinents et riches pour penser autrement le plein développement humain, tant au niveau social qu'individuel¹²¹.

Nous nous inspirerons également de la définition sociale et psychologique que Carolyn G. Heilbrun proposait de l'androgynie dans son ouvrage *Toward a Recognition of Androgyny* : un état où les caractéristiques des sexes et les pulsions exprimées par les hommes et les femmes ne sont pas assignés de manière rigide, fixe et immuable : en ce sens, l'androgynie suggère un esprit de réconciliation des sexes et la possibilité pour les individus d'avoir librement accès à une gamme plus vaste d'expériences humaines choisies au lieu d'être imposées par la polarisation sexuelle¹²². Il importe de préciser, comme Bouchard l'a fait de manière fort pertinente, qu'il ne s'agit pas pour les individus d'un simple cumul des traits actuellement considérés comme masculins ou féminins, mais de leur redéfinition réciproque, et donc de leur dissolution éventuelle¹²³. De plus, les réflexions de Pamela J. Annas nous portent à nous interroger sur le riche potentiel imaginaire de la représentation de l'androgynie dans la science-fiction féministe: «The center of utopian concern of feminist writer is in modifying sex roles to allow for full human

¹²¹ «Ainsi, si nous optons pour un projet de société moins répressive où l'égalité sexuelle sera dominante, l'androgynie constitue une ligne directrice quant à l'orientation que doivent prendre nos existences. Un monde androgyne sera ce monde où l'autre apparaîtra comme une personne humaine avant d'être considérée comme l'incarnation d'un sexe.» (Vaillancourt, 1990, op. cit., p. 53).

¹²² HEILBRUN, Carolyn G, *Toward a Recognition of Androgyny*, New York, W.W. Norton, 1964.

¹²³ BOUCHARD, Guy, «Les modèles féministes de la société nouvelle», *Philosophiques*, Vol. 21, No. 2, 1994, p. 487-488.

development of each individual person. [...] Any utopia which neglects the problem of sexual role-typing is no utopia at all»¹²⁴.

Conclusion

En bref, on constate que les quatre œuvres principales dont il a été ici question comportent des caractéristiques très différentes et offrent une perspective parfois diamétralement opposée de la question du rapport entre les sexes et du devenir humain. Ainsi, si Atwood nous dépeint une société répressive, totalitaire, rétrograde et résolument dystopique qu'on pourrait considérer comme un contre-exemple à suivre, Le Guin et Vonarburg proposent des avenues plus positives, bien qu'on ne puisse les considérer que comme des utopies ambiguës, comme des scénarios sociaux plus prometteurs que ceux, très sombres, d'Atwood.

Il est clair que, dans leurs réflexions, ces auteures se préoccupent vivement de la crise écologique et qu'elles en parlent de manière insistante et inquiète. En effet, malgré leurs différences fondamentales et les types de scénarios variés qu'elles présentent, la plupart des sociétés imaginées par ces trois auteures sont affectées par des désordres environnementaux majeurs, et elles sont toutes des sociétés post-écologiques à part entière, chacune à leur manière. Ainsi, la description du pays des Mères imaginé par Vonarburg fait état de maladies mystérieuses ravageant la population mâle, tout en décrivant les Mauterres, régions polluées et contaminées dont le nom même semble évoquer l'aspect maudit de ces terres désertées et condamnées. Si la question n'est pas abordée de front chez Le Guin dans les romans étudiés, il est tout de même question de sociétés habitant des terres hostiles et peu adaptées à l'humain. De plus, à travers le destin du peuple Hainien, qui a détruit son monde par de multiples excès et a tâché ensuite de se racheter par la création de l'Ekumen, Le Guin a montré son inquiétude face aux capacités autodestructrices de l'humain et

¹²⁴ Annas, op. cit., p. 152.

les conséquences environnementales qu'elles pourraient entraîner.

De façon plus particulière, Margaret Atwood semble être profondément habitée par la question environnementale: dans *The Handmaid's Tale*, la menace de la stérilité collective causée par la pollution plane sur Gilead, les *Handmaids* qui ne réussissent pas à concevoir risquent d'être déportées et de finir leurs jours dans les Colonies, terres lointaines, hostiles et contaminées. Par ailleurs, les deux derniers romans d'Atwood, *Oryx and Crake* (2003) et *The Year of the Flood* (2009), forment les deux premiers volets d'une trilogie offrant une vision à la fois terrible et dérisoire de sociétés du futur. Le premier roman fait alterner deux récits : celui de la survie du dernier homme sur Terre et celui relatant l'origine de la catastrophe écologique et scientifique qui a dévasté la planète. Le survivant Jimmy, surnommé Snowman, tente de survivre sur une terre ravagée, habitée par des animaux hybrides et hostiles, mais aussi par des créatures quasi humaines et pacifiques, les *Children of Crake* issus des manipulations génétiques de son ami d'enfance, un génie scientifique monstrueux surnommé Crake. À travers les souvenirs douloureux de Jimmy, on peut suivre l'évolution d'une Amérique en proie au réchauffement climatique et aux dérèglements environnementaux. Cette société futuriste dystopique se livre à tous les excès, notamment ceux de la modification génétique des animaux et des humains, et elle permettra aussi la création par Crake d'un virus foudroyant qui décimera la population humaine. Ensuite, *The Year of the Flood* suit les membres d'un groupe écologiste radical de type sectaire nommé *God's Gardeners*, dont certains membres survivront à la catastrophe. On remarque que l'œuvre récente d'Atwood s'est inspirée des travaux du biologiste Edward Wilson qui, dans *The Future of Life*¹²⁵, explorait le phénomène de la manipulation génétique, de même que les conséquences graves qu'elle entraînera inévitablement, notamment l'extinction des espèces

¹²⁵ WILSON, Edward, *The Future of Life*, New York, Knopf, 2002.

naturelles et l'effacement de la frontière entre l'humain et le non-humain. Au fil du temps, Atwood affirme de manière de plus en plus insistante l'urgence de préserver l'humain, ce qui nous porte à croire que l'étude plus approfondie de ses productions romanesques récentes et des sociétés post-écologiques qu'elle y représente serait tout à fait indiquée pour poursuivre nos réflexions sur cette question.

Ainsi, les liens étranges et troublants qui se tissent entre notre monde et ceux que les auteurs de science-fiction explorent nous montrent qu'à travers une lecture avertie, les romans de science-fiction recèlent des sources capitales de connaissance pour comprendre notre époque. Par conséquent, l'exploration des modèles de sociétés post-écologiques issus de la science-fiction nous montre toute la pertinence de la piste ouverte par Barrère et Martucelli, qui proposaient l'herméneutique de l'invention comme un type de lecture spécifique pour explorer le croisement de la sociologie et du roman¹²⁶. L'œuvre romanesque devient alors une source de connaissance à part entière, un véritable «laboratoire» d'observation et d'étude du vivant, de l'homme et du monde moderne, tout en nous permettant de fabriquer de nouveaux outils d'analyse et d'interprétation. C'est pourquoi les scénarios présentés dans les romans de Le Guin, Atwood et Vonarburg peuvent réellement instruire une démarche scientifique afin de renouveler la réflexion sociologique et humaine et nous permettre de penser notre mode de fonctionnement humain à la lumière des représentations nouvelles qu'elle propose des rapports entre les sexes, des statuts masculins et féminins, du genre et de l'identité sexuelle.

Toutes les œuvres que nous nous proposons d'analyser offrent une vision non pas probable ou plausible mais bien possible de

¹²⁶ BARRÈRE, Anne et MARTUCELLI, Danilo, *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, 356 p.

ce que pourrait être le futur : elles s'inscrivent donc dans une approche *prospective*, soit dans l'ouverture de l'horizon imaginaire, dans une attente relative au futur inscrite dans le présent. Comme le soulignent avec justesse Magali Uhl et Sylvie Bérard, ces œuvres sortent de l'objectivement plausible pour nous transporter dans le subjectivement imaginable¹²⁷. Le regard prospectif permet de saisir le processus d'un imaginaire se constituant et, sans prédire l'avenir, il permet de «formuler des options» et de leur donner «une représentation possible»¹²⁸. La lecture des œuvres de science-fiction gagne donc à être effectuée dans le but d'y déceler les signaux donnant un éclairage sur les mondes possibles, car comme le mentionne Bérard en s'inspirant de Michel Godet, «l'un des éléments-clé de la prospective [...] est de cultiver une approche créative du futur»¹²⁹.

Or, les mondes du futur mis en scène par la science-fiction cultivent eux-mêmes cette approche créative: décrits comme ayant accès à une technologie avancée, ils donnent aux auteurs la liberté d'imaginer le changement de sexe ou les modes alternatifs de reproduction de façon plus variée, facile et efficace que dans notre monde. Comme le mentionne Sherryl Vint¹³⁰, grâce à la technologie améliorée et aux possibilités de métamorphoses du corps humain illustrées dans ces romans, les corps représentés dans la science-fiction ne sont pas limités par le caractère irréductible de la distinction biologique entre les

¹²⁷ UHL, Magali, 22 février 2011, «Le récit de science-fiction sous le regard de la prospective. Variations sur un imaginaire en mouvement», Communication présentée dans le cadre de la réunion du projet de recherche «Futur», document de travail.

¹²⁸ DE CERTEAU, Michel, *La culture au pluriel*, Paris, Seuil, p. 197.

¹²⁹ BÉRARD, Sylvie, 20 avril 2010, «Prospective sociale, perspective science-fictionnelle», Communication présentée dans le cadre de la réunion du projet de recherche «Futur», document de travail.

¹³⁰ VINT, Sherryl, «Both/And: Science Fiction and the Question of Changing Gender», *Strange Horizons*, 02/2002, www.strangehorizons.com.

sexes, que nous connaissons, car même s'ils sont parfois réduits à un choix binaire (mâle, femelle), ils peuvent parfois aussi habiter le sexe de leur choix (masculin, féminin, neutre ou autre). Cette question de la représentation du corps dans la science-fiction s'enrichirait sans doute des réflexions présentées par Butler dans *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of Sex*¹³¹ sur la matérialité du corps. En effet, si l'on considère, à l'instar de Butler¹³², que le corps est construit socialement par des pratiques matérielles et discursives qui évoluent, le corps évolue donc, lui aussi, phénomène admirablement bien illustré par la science-fiction, qui offre une projection inédite du corps et de l'identité sexuelle dans le futur.

En remettant en question la construction culturelle du genre, la science-fiction peut donc devenir le lieu privilégié d'une approche créative du futur, et de l'exploration de la malléabilité de l'identité sexuelle humaine. Elle permet aussi d'illustrer de manière parfaite et fascinante certaines préoccupations actuelles, telles que la matérialité du corps humain (Butler), la figure du cyborg (Haraway) ou l'identité transgenre. À l'instar de Haraway, en sortant du «labyrinthe des dualismes», «nous nous découvrons cyborgs, hybrides, mosaïques, chimères»¹³³. Dans cette perspective, il devient possible de décroisonner le vivant et, comme Shevek et Genly Ai, de «briser des murs» en apparence anodins et certainement ambigus, mais toujours plus significatifs

¹³¹ BUTLER, Judith, *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of Sex*, London Routledge, 1993.

¹³² «The bodies of science fiction are not without constraints; rather they operate within constraints that may be quite different from those that shape us in the present, revealing how contingent and conventional our understanding of the body is – perhaps even pointing the way to new possibilities and modes of materialization» (MITCHELL, Kaye, «Bodies that matter: Science-fiction, Technoculture, and the Gendered Body», *Science fiction studies*, No. 98, Vol 33, Mars 2006).

¹³³ HARAWAY, Donna, «Manifeste Cyborg», *Manifeste Cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*, anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan, Paris, Exils, 2007, 333 p.

qu'on ne le croit. Dès lors, le roman de science-fiction permet d'habiter une frontière qui se dissipe, dans un flou inédit et fécond que décrivent si bien les textes sacrés getheniens: «*Le jour est la main gauche de la nuit / et la nuit la main droite du jour*»¹³⁴.

¹³⁴ Le Guin, *La main gauche de la nuit*, p. 271.

Bibliographie

CORPUS LITTÉRAIRE PRINCIPAL

ATWOOD, Margaret, *The Handmaid's Tale*, Toronto, Seal Books, 1985, 293 p.

LE GUIN, Ursula, *Les dépossédés*, Paris, Robert Laffont, 1974, 391 p.

LE GUIN, Ursula, *La main gauche de la nuit*, Paris, Livre de poche, 1971, 220 p.

VONARBURG, Élisabeth, *Chroniques du Pays des Mères*, Québec, Éditions Alire, 1999, 625 p.

CORPUS LITTÉRAIRE SECONDAIRE

ATWOOD, Margaret, *Oryx and Crake*, Toronto, Vintage Canada, 2009 (2003), 374 p.

ATWOOD, Margaret, *The Year of the Flood*, Toronto, Vintage Canada, 2009, 431 p.

CALLENBACH, Ernest, *Ecotopia*, Montréal, Opuscul, 1988 (1975), 321 p.

DELANY, Samuel R., *Trouble on Triton: an Ambiguous Heterotopia*, Hanover and London, Wesleyan University Press, 1995, 260 p.

DUNYACH, Jean-Claude, «En attendant les porteurs d'enfants», dans *Dix jours sans voir la mer*, Nantes, L'Atalante, 2000, 128 p.

GILMAN, Carolyn Ives, *Halfway Human*, Mass Market Paperback, 1998, 472 p.

GILMAN, Charlotte Perkins, *Herland*, New York, Pantheon Books, 1979 (1915).

GOM, Leona, *Le Chromosome Y*, Québec, Éditions Alire, 2000, 310 p.

HUXLEY, Aldous, *Brave New World*, Toronto, Vintage Canada, 2007, (1932), 407 p.

LE GUIN, Ursula K., *L'anniversaire du monde (The Birthday of the World)*, Paris, Robert Laffont, 2006 (2002), 399 p.

LE GUIN, Ursula K., *Le Dit d'Aka (The Telling)*, Paris, Robert Laffont, 2000, 184 p.

LE GUIN, Ursula K., *Le nom du monde est forêt (The Word for World is Forest)*, Paris, Robert Laffont, 1972, 120 p.

PIERCY, Marge, *Woman on the Edge of Time*, 1976, New-York, Fawcet Colombine, 1976, 369 p.

RAND, Ayn, *Anthem*, New-York, Signet Books, 1995 (1937), 105 p.

RUSS, Joanna, *L'autre moitié de l'homme (The Female Man)*, Paris, Robert Laffont, 1975, 213 p.

STURGEON, Theodore, *Venus plus X*, New-York, Vintage Books, 1999, (1960), 213 p.

TEPPER, Sheri S., *The Gates to Women's Country*, New-York, Bantam, 1989 (1988), 315 p.

TIPTREE, James (Alice Sheldon), *Par-delà les murs du monde, (Up the Walls of the World)*, Paris, Denoël, 1979, 493 p.

TIPTREE Jr., James (Alice Sheldon), «Your Haploid Heart» dans *Star Songs of an Old Primate*, Del Rey Books, 1978.

VONARBURG, Élisabeth, *Le silence de la Cité*, Québec, éditions Alire, 1998, 325 p.

WITTIG, Monique, *Les Guérillères*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969, 208 p.

CORPUS CRITIQUE

ANNAS, Pamela J. «New Worlds, New Worlds : Androgyny in Feminist Science-Fiction», *Science Fiction Studies*, Vol. 5, No. 2, (Juillet 1978), p. 143-156.

AYRES, Susan, «The 'Straight Mind' in Russ's *The Female Man*», *Science Fiction Studies*, Vol. 22, no. 65 (Mars 1995).

BARBOUR, Douglas, «Wholeness and Balance : An Addendum», *Science Fiction Studies*, Vol. 2, No. 3, (Nov. 1975), p. 248-249.

BARRÈRE Anne et MARTUCELLI, Danilo, *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, 356 p.

BAUDRILLARD, Jean, *L'Échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976.

BECKER, Manuel Benjamin, *Forms and Functions of Dystopia in Margaret Atwood's Novels, «The Handmaid's Tale» and «Oryx and Crake»*, Saarbrücken, VDM Verlag Dr. Müller Aktiengesellschaft & Co. KG, 2008, 101 p.

BÉRARD, Sylvie, «Clé des songes», *Solaris*, 120, Vol. 22, No. 3, Hiver 1997, p. 41-42.

BÉRARD, Sylvie, «En mer miroir», *Solaris*, 123, Vol. 23, No. 2, p. 35-38.

BÉRARD, Sylvie, 20 avril 2010, «Prospective sociale, perspective science-fictionnelle», Communication présentée dans le cadre de la réunion du projet de recherche «Futur», document de travail.

BIERMAN, Judah, «Ambiguity in Utopia : *The dispossessed*», *Science Fiction Studies*, Vol. 2, No. 3, (Nov. 1975), p. 249-255.

BOUCHARD, Guy, «Androgynie et utopie», *Féminisme et androgynie : explorations pluridisciplinaires*, Lise Pelletier et Guy

Bouchard, éd. *Les cahiers du Grad 7*, Québec, Faculté de philosophie, Université Laval, 1990, p. 5-42.

BOUCHARD, Guy, «Le rôle des images du futur dans la pensée féministe», dans *Images féministes du futur*, ouvrage dirigé par Guy Bouchard, Québec, *Les Cahiers du Grad*, Faculté de philosophie, Université Laval, 1992, p. 1-6.

BOUCHARD, Guy, «Violence et Utopie», dans *Images féministes du futur*, ouvrage dirigé par Guy Bouchard, Québec, *Les Cahiers du Grad*, Faculté de philosophie, Université Laval, 1992, p. 129-155.

BOUCHARD, Guy, «Les modèles féministes de la société nouvelle», *Philosophiques*, Vol. 21, No. 2, 1994, p. 483-501.

BOUCHARD, Guy, «L'inversion des rôles masculins et féminins dans *Chroniques du Pays des Mères*», *Solaris*, 112, Vol. 20, No. 3, hiver 1994, p. 29-32.

BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre*, La Découverte, 2005 (1990).

BUTLER, Judith, *Bodies that Matter: On the Discursive Limits of Sex*, London Routledge, 1993.

CIXOUS, Hélène et Catherine CLÉMENT, *La jeune née*, U.G.E., 10-18, 1975.

DE CERTEAU, Michel, *La culture au pluriel*, Paris, Seuil, p. 197.

DUBOIS, Dominique, «Appropriation et réappropriation du corps féminin dans *The Handmaid's Tale*», dans *The Handmaid's Tale, Margaret Atwood*, ouvrage dirigé par Marta Dvorak, Paris, Ellipses, coll. C.A.P.E.S./ Agrégation Anglais, 1998, p. 77-87.

ERIBON, Didier, *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003.

FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité, La volonté de savoir* (tome I) Paris, Gallimard, 1976-1984.

FREEDMAN, Carl, «Science Fiction and the Triumph of Feminism», *Science Fiction Studies*, Vol. 27, No. 81, (Juillet 2000), *

FREELY, Maureen, *Observer*, 10145, (16 mars 1986), p. 25.

GENTY, Stéphanie, «Parodie et paradoxe : *The Handmaid's Tale* comme dystopie féministe» dans *The Handmaid's Tale, Margaret Atwood*, ouvrage dirigé par Marta Dvorak, Paris, Ellipses, coll. C.A.P.E.S./ Agrégation Anglais, 1998, p. 60-67.

HARAWAY, Donna, «Manifeste Cyborg», *Manifeste Cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*, anthologie établie par Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan, Paris, Exils, 2007, 333 p.

HEILBRUN, Carolyn G, *Toward a Recognition of Androgyny*, New-York, W.W. Norton, 1964, 189 p.

HENGEN, Shannon, «Margaret Atwood and environmentalism», dans *The Cambridge companion to Margaret Atwood*, ouvrage dirigé par Coral Ann Howells, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 72-85.

HOLLIGER, Veronica, «Women in Science Fiction and Other Hopeful Monsters», *Science Fiction Studies*, Vol. 17, No. 51, (Juillet 1990).

HOLLINGER, Veronica, «(Re) reading Queerly : Science Fiction, Feminism, and the Defamiliarization of Gender», *Science Fiction Studies*, Vol. 26, No. 77, (Mars 1999).

HOWELLS, Coral Ann, «Science fiction in the feminine : *The Handmaid's Tale*», dans *Modern Novelists, Margaret Atwood*, New-York, St-Martin's Press, 1995, p. 126-147.

JAMESON, Fredric, «Progress vs. Utopia : Or, Can We Imagine the Future?», *Science Fiction Studies*, Vo. 9, No.2, Juillet 1982, p. 147-158.

JAMESON, Fredric, «World Reduction in Le Guin: The Emergence of Utopian Narrative», *Science Fiction Studies*, Vol. 2, No. 3, Nov. 1975, p. 221-230.

KLEIN, Gérard et ASTLE, Richard, «Le Guin's Aberrant Opus : Escaping the Trap of Discontent», *Science Fiction Studies*, Vol. 4, No. 3, The Sociology of Science Fiction, Nov. 1977, p. 287-295.

LECLAIRE, Jacques, «*The Handmaid's Tale*: a feminist dystopia?», dans *The Handmaid's Tale, roman protéen*, ouvrage dirigé par Jean-Michel Lacroix, Jacques Leclaire et Jack Warwick, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, no. 253, Cahiers de l'I.P.E.C., p. 85-94.

LE GUIN, Ursula K., «Is Gender Necessary?», *Aurora : Beyond Equality*, eds. Vonda Mac Intyre and Susan J. Anderson (US, 1976).

LOTMAN, Yuri, *La sémiosphère*, trad. Anka Ledenko, Limoges, Éd. Pulim, 1999, 148 p.

LOUVEL, Liliane, «Les secrets de la servante» dans *The Handmaid's Tale, Margaret Atwood*, ouvrage dirigé par Marta Dvorak, Paris, Ellipses, coll. C.A.P.E.S./ Agrégation Anglais, 1998, p. 131-143.

MARIN, Marie-Josée, «La pensée écoféministe : le féminisme devant le défi global de l'ère technologique», *Philosophiques*, Vol. 21, No. 2, 1994, p. 365-380.

MILLET, Gilbert et LABBÉ, Denise, *La science-fiction*, Paris, Éditions Belin, Collection «sujets», 2001.

MITCHELL, Kaye, «Bodies that matter : Science-fiction, Technoculture, and the Gendered Body», *Science-fiction studies*, No. 98, Vol 33 (Mars 2006) *

MOISSEFF, Marika, «Que recouvre la violence des images de la procréation dans les films de science-fiction?», www.formes-symboliques.org/article.php3?id_article=100-13k.

NUDELMAN, Rafail et MYERS, Alan, «An Approach to the Structure of Le Guin's SF», *Science Fiction Studies*, Vol. 2, No.3, Nov. 1975, p. 210-220.

OAKLEY, Ann, *Sex, Gender and Society*, Londres, Temple Smith, 1972.

PALMER, Paulina, «Motherhood and mothering», *Contemporary women's fiction : Narrative practice and feminist theory*, University Press of Mississippi, 1989, p. 95-124.

PAOLI, Marie-Lise, «Fécondité et stérilité dans *The Handmaid's Tale* : la Terre Gaste de Galaad», dans *Lecture d'une œuvre : The Handmaid's Tale de Margaret Atwood*, coordonné par Jean-Paul Gabilliet et François Gallix, Paris, Éditions du Temps, 1998, p. 54.

PELLETIER, Francine, «Écrire des histoires de filles dans un univers masculin», *Lurelu*, Vo. 18, No. 2, 1995, p. 35-36.

PORTER, David L., «The Politics of Le Guin's Opus», *Science Fiction Studies*, Vol. 2, No.3, (Nov. 1975), p. 243-248.

RICH, Adrienne, *Of Woman born: Motherhood as Experience and Institution*, New-York, WW Nortons co. Inc., 1986, p. 371-396.

ROBERTS, Robin, «Post-Modernism and Feminist Science Fiction», *Science Fiction Studies*, Vol. 15, No.2, Juillet 1990, p. 136-152.

STURGESS, Charlotte, «The Female Body as Representation and Performance in Margaret Atwood's *The Handmaid's Tale*», dans *The Handmaid's Tale, Margaret Atwood*, ouvrage dirigé par Marta Dvorak, Paris, Ellipses, coll. C.A.P.E.S./ Agrégation Anglais, 1998, p. 71-80.

SUVIN, Darko, «Parables of De-Alienation : Le Guin Widdershins Dance», *Science Fiction Studies*, Vol. 2, No. 3, (Nov. 1975), p. 265-274.

TAYLOR, Sharon C, «Dystopie et eutopies féministes : L. Bersianik. E. Vonarburg, E. Rochon», (thèse de doctorat), Montréal (QC), Université Mc Gill, 2002.

THEALL, Donald F., «The Art of Social Science Fiction : The Ambiguous Utopian Dialectics of Ursula K. Le Guin», *Science Fiction Studies*, Vol. 2, No. 3, (Nov. 1975), p. 256-264.

TUTTLE HANSEN, Elaine, «Mothers Tomorrow and Mothers Yesterday, but Never Mother Today : *Woman on the Edge of Time* and *The Handmaid's Tale*», *Narrating Mothers. Theorizing Maternal Subjectivities*, 1991, The University of Tennessee Press, p. 21-43.

UHL, Magali, 22 février 2011, «Le récit de science-fiction sous le regard de la prospective. Variations sur un imaginaire en mouvement», Communication présentée dans le cadre de la réunion du projet de recherche «Futur», document de travail.

VAILLANCOURT, Jacques, «Androgynie et rôles sexuels dans *La main gauche de la nuit* d'Ursula Le Guin», *Féminisme et androgynie : explorations pluridisciplinaires*, Lise Pelletier et Guy Bouchard, éd. *Les cahiers du Grad 7*, Québec, Faculté de philosophie, Université Laval, 1990, p. 43-53.

VAILLANCOURT, Jacques, «Liberté individuelle et conscience collective dans *Les Dépossédés* d'Ursula Le Guin», dans *Images féministes du futur*, ouvrage dirigé par Guy Bouchard, Québec, Les Cahiers du Grad, Faculté de philosophie, Université Laval, 1992, p. 101-113.

VINT, Sherryl, «Both/And : Science Fiction and the Question of Changing Gender», *Strange Horizons*, 02/2002, www.strangehorizons.com

VONARBURG, Élisabeth, «La science-fiction et les héroïnes de la modernité», *Philosophiques*, Vol. 21, No. 2, 1994, p. 453-457.

WALKER, Victoria, «Feminist Criticism, Anglo American», *Encyclopedia of Contemporary Literary Theory, Approaches*,

Scholars, Terms, Irena R. Makaryk, éd. Toronto, University of Toronto Press, 1993, p. 39.

WILSON, Edward, *The Future of Life*, New-York, Knopf, 2002.

WILSON, Shannon Rose, «Margaret Atwood's Monstrous, Dismembered, Cannibalized, and (Sometimes) Reborn Female Bodies : *The Robber Bride* and Other Texts», dans *Myths and Fairy Tales in Contemporary Women's Fiction, from Atwood to Morrison*, New-York, Palgrave Macmillan, 2008, p. 13-33.

WILSON, Shannon Rose, «Fitcher's and Frankenstein's Gaze in Atwood's *Oryx and Crake*», dans *Myths and Fairy Tales in Contemporary Women's Fiction, from Atwood to Morrison*, New-York, Palgrave Macmillan, 2008, p. 13-33.

WITTIG, Monique, *La pensée straight*, Paris, Balland, 2001, 148 p. www.feministsf.org

Science-fiction, d'une littérature politique à une ethnologie imaginaire

Par Bernard Girard

“Toute la philosophie est fondée sur deux choses que l'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais”

Fontenelle, Entretiens sur la pluralité des mondes

Le texte très stimulant de Sylvie Vartian pose de nombreuses questions sur les rapports entre la science-fiction et les mouvements sociaux et politiques. Ici, en l'espèce, le féminisme dont les trois auteures qu'elle analyse se réclament expressément, comme l'a expliqué Ursula Le Guin dans un entretien :

My first feminist text was The Left Hand of Darkness, which I started writing in 1967. It was an early experiment in deconstructing gender. Everybody was asking, "What is it to be a man? What is it to be a woman?" It's a hard question, so in The Left Hand of Darkness I eliminated gender to find out what would be left. Science fiction is a wonderful opportunity to play this kind of game.

La place des femmes dans la science-fiction

La science-fiction avec ses fantasmes technologiques, ses vaisseaux spatiaux, ses batailles inter galactiques a si longtemps passé pour un genre masculin que son utilisation par des féministes peut paraître surprenante. En fait, cette image d'un genre conservateur et sexiste est depuis quelques temps remise en cause. Très tôt, en effet, des femmes ont écrit des textes de science-fiction, parfois sous des pseudonymes masculins, comme Alice Bradley Sheldon, devenue pour ses lecteurs, James Triptree Jr.

E.L.Davin a compté que 203 auteurs de sexe féminin ont publié un millier d'histoires dans les revues de SF de 1926 à 1960¹³⁵. Mais c'est dans les années 60 qu'ont vraiment émergé plusieurs romancières mais aussi des éditrices de revues et d'anthologies comme Sheila Williams (Asimov's Science-Fiction), Margaret Mitchell (Analog), Ellen Datlow (Omnimagazine, diverses anthologies), Tina Lee (Analog), Delia Sherman, Farah Mendlesohn... Au point que l'on a pu dire que les femmes avaient fait évoluer le genre.

*Subject matter, écrit Bran Aldiss, is much changed. The technocratic emphasis of the fictions prevailing in the forties and fifties - hardly surprising in wartime - has become diluted. Lowering the technocratic threshold appears to account for SF's wider readership among women, together with a weakening in faith in technological progress.*¹³⁶

Il aurait été surprenant que ces romancières ne traitent pas de leurs luttes pour s'imposer dans un monde masculin et ne développent pas un point de vue féministe. De fait, le féminisme a produit suffisamment d'œuvres de science-fiction pour avoir suscité la publication de plusieurs anthologies (répertoriées sur ce [site](#)¹³⁷). L'une des plus récentes réunit des textes d'une dizaine d'auteures : Nancy Kress, Connie Willis, Sarah Zettel,

¹³⁵ Eric Leif Davin : *Partners in Wonder: Women and the Birth of Science Fiction, 1926-1965*, Lexington books, 2006

¹³⁶ Introduction, *A science-fiction omnibus*, Penguin Books, 2007. Dans cette anthologie, Brian Aldiss reproduit les nouvelles de trois auteurs féminins. Et ce n'est pas une exception. Pour ne prendre que cet autre exemple : trois des quinze nouvelles que Gardner Dozois a retenues dans *Best SF Short Novels*, ont été écrites par des femmes. La science-fiction n'est plus l'affaire des seuls romanciers masculins.

¹³⁷ <http://www.feministsf.org/authors/wsfwriters.html>

Pat Murphy, Vonda N. McIntyre, S.N. Dyer, Katherine MacLean, Octavia E. Butler, Anne McCaffrey, et Ursula K. Le Guin¹³⁸.

Les relations du féminisme et de la science-fiction n'ont cependant pas toujours été simples. On pourrait, si l'on voulait tenter une histoire des relations du féminisme et de ce genre littéraire distinguer :

Une phase de combat : l'image sexiste et conservatrice de la SF a été pour une part créée par les féministes qui ont, dans les années soixante, attaqué violemment la culture populaire accusée de faire la promotion d'une idéologie patriarcale et machiste. Faisant ainsi de ce genre un terrain de bataille idéologique : il fallait le reconquérir, le subvertir de l'intérieur ;

Une phase d'appropriation : la conquête du genre par des auteurs qui, comme Joanna Ross, l'auteur de [Female Man](#), ont voulu combattre les idées patriarcales sur le terrain littéraire devenu champ de bataille idéologique. Cette phase a coïncidé avec l'émergence de nombreux auteurs féminins ;

Une phase de reconnaissance avec des travaux historiques qui conduisent à la découverte d'auteurs féminins inconnus dont témoignent, notamment, les recherches d'E.L. Devin et Justine Larbalestier¹³⁹.

Cette révolution féministe a contribué au développement d'une Science-Fiction qui délaisse la rêverie technologique et renoue avec l'imaginaire social que l'on trouvait dans les utopies socialistes du 19ème siècle et dans les dystopies (utopies négatives) des années trente comme dans *Le meilleur des*

¹³⁸ Connie Willis, Shella Williams, *A woman's liberation : A choice of futures by and about women*. Warner Books, 2001

¹³⁹ Justine Larbalestier, *Daughters of Earth: Feminist Science Fiction in the Twentieth Century*, Feminist science-fiction in the twentieth century, Wesleyan University Press, 2006.

mondes d'Aldous Huxley. Dans un nombre croissant d'ouvrages, la technologie n'est plus là que comme un décor utile pour rendre vraisemblables les sociétés décrites. Ce qui s'inscrit dans une évolution plus générale du genre et de ses relations avec la technologie, comme nous allons le voir.

La technologie peut aussi être menaçante

Dans les années cinquante, les auteurs se souciaient d'abord d'imaginer des machines nouvelles. Ils voulaient, dans la tradition de Jules Vernes, imaginer le futur. Beaucoup d'auteurs et de lecteurs, hommes et femmes, avaient une culture scientifique ou, du moins, un intérêt marqué pour la technologie et la science. En témoignent de nombreuses anecdotes, comme celle que raconte Katherine Mac Lean, une auteure des années cinquante. Découvrant par hasard une convention d'ingénieurs électroniciens par un jour de pluie à New-York, elle souhaite assister à quelques conférences. Elle n'a ni invitation ni accréditation et la personne à l'accueil lui demande son nom. À peine le lui a-t-elle donné qu'il lui serre la main avec enthousiasme, lui demande si elle est bien la Katherine MacLean qui a écrit "Incommunicado" et la présente à trois ingénieurs qui se précipitent autour d'elle : eux aussi avaient lu sa nouvelle. Et Katherine MacLean de conclure :

*In the 1930s and 1940s, scientists and boys planning to be scientists read Astounding (Analog) with close attention to the hottest most promising ideas and took them up as soon as they could get funded lab space. They did not openly express their gratitude to science fiction, because the funding depended on keeping claim to have originated the ideas they had put so much work into testing and verifying.*¹⁴⁰

¹⁴⁰ Dans le même registre, les biographies des ingénieurs affichées dans le « hall of fame » de Cap Canaveral insistent toutes ou presque sur le rôle de la science-fiction dans leur formation intellectuelle.

Cet intérêt pour la technologie n'a pas disparu, tant s'en faut. Mais les rêveries technologiques basées sur une croyance dans le progrès permettant de réaliser ce qui paraît, au moment de l'écriture du roman irréalisable, comme un voyage sur la Lune du temps de Jules Verne, ont fait place à partir des années soixante à une interrogation sur ses limites. Témoin de cette évolution : *The Santaroga Barrier*. Ce roman que Franck Herbert, l'un des pionniers de l'écologie, a publié en 1968, nous montre une société qui se protège du monde industriel et refuse d'acheter ses produits et expulse ses représentants commerciaux.

Bien loin d'ignorer le mouvement de contestation de la technique, les auteurs de romans de science-fiction ont entendu les critiques du progrès développées, dès la fin des années quarante par des philosophes comme Anders, Heidegger ou Jonas, et reprises depuis par les mouvements écologistes. Dans un nombre croissant de récits, la technologie, n'est plus une solution, mais un problème. La nature se venge, résiste comme dans les romans écologiques de Franck Herbert et James Schmitz¹⁴¹, ou contourne les barrières mises par l'homme comme dans *Evolution*¹⁴². Dans cette nouvelle, Nancy Kress imagine une mutation des microbes devenus résistants aux antibiotiques et en examine les conséquences sociales : faute de pouvoir répondre au défi par la science, des citoyens inquiets pour leur santé et celle de leurs enfants détruisent des hôpitaux et assassinent les médecins qui prescrivent les derniers antibiotiques encore efficaces et risquent, ce faisant, d'accélérer ces mutations. La nature poussée à bout peut détruire la société humaine.

¹⁴¹ Dans *Grandpa*, écrit en 1955, James Schmitz décrit la révolte de la nature contre l'homme. Cette longue nouvelle a été rééditée dans l'anthologie de Brian Aldiss : *A science fiction omnibus*, Penguin 2006.

¹⁴² Nancy Kress *Evolution*, 1995. Nouvelle reprise dans *Nancy Kress, Beaker's Dozen*, 1998

Nous sommes passés du rêve technologique à l'enfer ! Cette démarche critique a modifié l'approche et diversifié les angles. On peut, de fait, distinguer dans cette science-fiction du désenchantement trois grandes tendances :

- Les auteurs chez lesquels l'enthousiasme technologique des pionniers a cédé la place aux interrogations sur les usages des technologies et sur leur impact sur nos comportements sociaux, donnant naissance à une exploration des univers possibles dans le monde d'après la révolution technologique,
- Ceux qui se sont tournés vers la Fantasy, genre qui fait appel à la magie et s'éloigne de tout réalisme scientifique,
- Ceux qui, restés plus fidèles à la tradition, se sont orientés vers une littérature du "vraisemblable technologique", qui explore les capacités, les risques de systèmes susceptibles d'être développés dans un avenir proche¹⁴³. Témoin de cette dernière tendance, Analog, l'une des grandes revues du genre a créé une rubrique "The science behind the history" qui donne à ses auteurs la possibilité d'ajouter un article faisant le point sur les recherches qui ont nourri leur récit et rendent leurs inventions plausibles. Cette rubrique est l'occasion d'échanges avec des scientifiques.

Une littérature libre

Si la science-fiction a été investie par des auteurs qui, à l'instar des féministes qu'étudie Sylvie Vartian, se préoccupent de politique et d'idéologie, c'est qu'elle s'y prête particulièrement bien. Dans des genres plus classiques l'auteur qui veut faire valoir ses idées sur la société en est en général condamné à des expédients, introduction de personnages bavards qui épuisent le lecteur à force de bavardages théoriques, apartés didactiques, incises ironiques... Rien de pareil dans la science-fiction.

¹⁴³ Cette évolution fait l'objet de critiques récurrentes de lecteurs des revues spécialisées qui regrettent le souci de réalisme technique de beaucoup d'éditeurs.

Héritière de la littérature de voyage, genre utilisé au 18^{ème} siècle pour contourner la censure¹⁴⁴ et du récit utopique, elle permet d'explorer, sous couvert de décrire des mondes éloignés dans le temps et dans l'espace, les conséquences d'une transformation sociale, démographique, d'une évolution des mœurs ou de la technologie. Des récits qui nous entraînent dans des sociétés inconnues facilitent l'introduction de passages didactiques : il faut bien décrire à la manière d'un ethnologue, les mœurs et coutumes de ces mondes étranges. L'éloignement permet de se détacher du réalisme... Les personnages consacrent beaucoup de temps à décrire leur société, à l'expliquer à des étrangers aussi surpris qu'ignorants. Les guerres des mondes, que l'on rencontre si souvent, sont l'occasion de comparer et donc d'opposer modèles politiques et sociaux : anarchies contre dictatures, comme dans *Le monde des non A* de Van Vogt, sociétés patriarcales contre sociétés matriarcales, régimes dominés par des mouvements religieux intégristes contre régimes guidés par la seule raison, sociétés hyper-technologiques contre sociétés traditionnelles ... La technologie que tant d'auteurs s'exercent à décrire, certains avec un certain souci d'exactitude, n'est souvent là que pour donner une impression de réalité et rendre vraisemblable ce qui ne le serait pas autrement¹⁴⁵.

La projection dans le futur, l'éloignement dans le temps amènent également à revenir sur le passé, conduisent à réfléchir à l'histoire de nos sociétés, à imaginer des histoires alternatives,

¹⁴⁴ On pense aux *Lettres Persannes*, publiées sans nom d'auteur à Amsterdam ou aux *Voyages de Gulliver* dans lesquels Swift aborde un thème récurrent de la science-fiction : celui de la différence entre l'homme et l'animal. Rappelons que les œuvres de Jules Verne ont été publiées dans une collection intitulée "Les voyages extraordinaires".

¹⁴⁵ En ce sens, elle joue un rôle comparable à celui de la cigarette dans les romans policiers qu'a décrit Roland Barthes qui sert d'indice pour décrire un milieu, une atmosphère et donne l'impression de réel... (*Introduction à l'analyse structurale des récits*, Communications, n°8, 1966)

thème récurrent dans les uchronies. Beaucoup de romans proposent de véritables théories de l'évolution des sociétés, de ce qui les détruit (des guerres incessantes, des innovations mal maîtrisées...) et de ce qui les transforme. Ces réflexions peuvent conduire à aborder des problèmes philosophiques. Avec sa psycho-histoire, science capable de prévoir l'évolution des sociétés grâce à la psychologie et aux mathématiques, Isaac Asimov nous propose un modèle déterministe du monde dans lequel tous les événements peuvent être déduits d'événements antérieurs, tant matériels que psychologiques, sans cependant affecter la liberté individuelle.

De manière inattendue pour un genre qui a longtemps attiré les avocats les plus déterminés de la technologie, ces philosophies de l'histoire détruisent assez fréquemment l'alliance, classique depuis Condorcet, du progrès scientifique et de la liberté individuelle. Les sociétés du futur que nous propose la science-fiction sont souvent d'abominables dictatures. Il n'est pas rare que les hommes y soient réduits à l'état d'esclaves de leurs machines, tout juste bons à les entretenir.

Ce transport dans des sociétés imaginaires autorise toutes les libertés. Genre marginal, populaire, bon marché, souvent destinée aux adolescents, longtemps méprisée des élites, la science-fiction échappe plus que d'autres aux contrôles de toutes sortes et ses auteurs n'hésitent pas à jouer avec nos interdits. Ils abordent plus souvent que leurs collègues spécialisés dans d'autres genres des sujets tabous, comme l'inceste, l'amour libre, la polygamie, la polyandrie, les frontières de l'humanité, le racisme...¹⁴⁶ Cette liberté de ton est

¹⁴⁶ Ce qui n'exclut pas les contrôles. Chris Beckett raconte dans son blog que l'éditeur de la revue Asimov lui a demandé de réduire le nombre de "fuck" dans l'une de ses nouvelles (in Chris Beckett's Fiction que l'on peut trouver ici : <http://www.chris-beckett.com/blog/page/4/>). D'après Stanley Schmidt, éditorialiste de la revue Analog, certaines revues imposerait à leurs auteurs des quotas de personnages de telle

particulièrement frappante dans les romans écrits dans l'Amérique puritaine des années cinquante. C'est d'autant plus surprenant que ces violations des normes sociales sont présentées de manière très directe. Le lecteur n'a pas besoin de mener une analyse en profondeur, de convoquer ce que Fredric Jameson a appelé, dans une tentative de d'associer analyses marxiste et freudienne, le "political unconscious"¹⁴⁷ pour saisir les intentions de l'auteur.

On retrouve naturellement cette liberté de ton dans les ouvrages d'Ursula Le Guin, Margaret Atwood et Elizabeth Vonarburg, les trois auteures qu'étudie Sylvie Vartian, qui envisagent, sans sourciller, les situations les plus extravagantes : extermination généralisée des hommes devenus stériles et donc inutiles, androgynie généralisée...

Un genre politique

Libérés des contraintes qui brident si souvent leurs collègues intervenant dans d'autres champs, les auteurs de science-fiction ont pu aborder de manière systématique les questions sociales et politiques. Ils l'ont fait si souvent, et avec des points de vue si opposés, le genre n'est ni de gauche ni de droite, que Wikipedia a consacré une notice très complète aux idées politiques que l'on trouve dans leurs œuvres . Et à juste titre!

Certains textes traitent directement de problèmes contemporains. Dans James P. Crow, une nouvelle de 1952, Philip K.Dick aborde la question du racisme institutionnel en imaginant une société dans laquelle des robots ont domestiqué

ou telle orientation sexuelle (in réponse à un lecteur dans le n° de novembre 2010 de cette revue).

¹⁴⁷ Tout texte littéraire a pour ce théoricien du post-modernisme une dimension politique; Sa forme autant que son contenu sont des expressions des rapports de force économiques. La littérature doit, dit-il, être comprise comme un acte social symbolique. Fredric Jameson est l'auteur d'une étude sur l'utopie et la science-fiction, *Archeologies of future*, Verso, 2005,

et mis en servage les hommes. On y voit, de l'intérieur, un enfant découvrant la ségrégation, la soumission de ses parents mais aussi la révolte qui couve et l'espoir que fait naître la promotion sociale inattendue d'un certain James P. Crow . Plus récemment, Chris Beckett noue, dans *The Holy Machine*, le thème classique du robot qui se réveille à la conscience et celui de l'intégrisme religieux dont il dénonce les excès.

D'autres récits sont plus proches de l'utopie. À force d'imaginer des situations nouvelles, certains auteurs ont fini par concevoir de véritables innovations dans le champ politique. C'est le cas de Sherri S.Tepper, qui a conçu une société où les décisions sont prises par deux assemblées, l'une élue par les femmes, l'autre par les hommes, ce qu'elle justifiait ainsi dans une interview :

I'm not sure a world run by women would be any better. They're human beings! What I'd really like to see, and what I think we should have – maybe in this country to start with, or in one of its states – is for men to elect a male legislature and a male president, and women to elect a female legislature and a female president. All issues to do with men ought to be decided by the male legislature, and all issues to do with women by the female legislature. And then there should be joint committees to work out any problems, and the male and female presidents should operate as sort of a team. This would give women what they ought to have: absolute numerical parity in the political process. (Though I'm not sure they'd make any better sense than men do.)

L'idée est originale, et son auteure la prend manifestement au sérieux, mais reste de l'ordre de celles que l'on développe entre amis sans aller beaucoup plus loin. D'autres auteurs ont "inventé" des théories politiques qui peuvent, après coup, passer pour une anticipation de thèmes développés bien plus tard. Dans une de ses premières nouvelles, *The skull*, publiée en 1952, Philip K. Dick imagine un mouvement millénariste qui mixte la non-violence à la Gandhi, la critique de la modernité à la Anders et les comportements de repli à la Thoreau, ce qui donne ceci :

Il a fait son apparition un beau jour pour prêcher une doctrine de non-violence, de non-résistance : il ne fallait pas se battre, ni payer d'impôts servant à fabriquer des armes, ni faire de recherche autre que médicale, mais vivre bien tranquillement, cultiver son jardin, fuir les affaires publiques, s'occuper de ses affaires. Rester obscur, inconnu, pauvre. Donner la plus grande partie de ses biens, quitter la ville.

Ce qui ressemble au programme que les autonomes et certains néo-primitivistes à la Zerzan ont développé et, pour certains au moins, appliqué quarante ans plus tard.

De nombreux lecteurs ont, d'ailleurs, témoigné de l'impact de cette littérature sur leur parcours politique. On connaît le rôle que les romans d'anticipation ont pu jouer dans le développement de l'écologie politique - on pense à Yves Frémion élu écologiste au Parlement européen qui dit avoir découvert l'écologie dans des romans de science-fiction dont il est devenu un spécialiste -, mais aussi dans la critique de la pensée totalitaire (Aldous Huxley avant-guerre, Brian Aldiss, un peu plus tard). On sait également que des auteurs comme Robert Heinlein (avec, par exemple, Révolte sur la lune) ont contribué à la diffusion aux Etats-Unis des idées libertariennes dont l'une des premières propagandistes, Ayn Rand , était elle-même romancière. Dans Atlas shrugged, son livre le plus connu publié en 1957, tous les savants, créateurs et artistes des Etats-Unis se mettent en grève et vont s'installer dans une région montagneuse reculée pour construire une société libre où chacun se détermine en fonction de son seul intérêt. On connaît moins l'aventure des Futurians, écrivains de gauche, dont des membres de la ligue communiste, comme Frederic Pohl ou des trotskystes comme Judith Merrill, qui ont investi à la fin des années trente le monde de la science-fiction avec l'ambition d'y développer leurs idées politiques et dont plusieurs comptent aujourd'hui parmi les grands noms du genre (Asimov, Blish, Pohl...). Que des féministes aient investi ce champ pour faire avancer leurs thèses, en explorer les conséquences positives et négatives, dénoncer leurs adversaires

ne doit donc pas surprendre : ce genre que l'on a longtemps présenté comme relevant du seul divertissement adolescent est éminemment politique. Tout simplement parce qu'il se prête mieux que bien d'autres à la réflexion sur les institutions sociales et à la construction d'utopies.

De là à tenter de mettre en application ces idées dans le monde réel, il n'y a qu'un pas que certains ont franchi. Plusieurs auteurs ont pris assez au sérieux leurs utopies pour glisser de l'écriture de romans à la démarche militante. On connaît tous le parcours de Ron Hubbard, auteur de science-fiction devenu fondateur d'une religion, la scientologie, mais d'autres ont eu les mêmes tentations. Robert Heinlein a entamé sans succès un début de carrière politique. Certains de ses lecteurs ont eu l'ambition de réaliser l'une de ses utopies .

D'autres encore ont utilisé le roman de science-fiction comme un moyen d'engager un débat politique. C'est le cas de Nancy Kress qui explique, dans l'introduction de son roman le plus célèbre *Beggars in Spain*, roman dont les personnages peuvent vivre sans dormir, qu'elle a voulu engager une discussion avec Ayn Rand. C'est aussi celui d'Ursula Le Guin qui a décrit dans un de ses romans les plus célèbres, *The Dispossessed*, une société proche d'un modèle anarchiste.

Les auteures dont parle Sylvie Vartian s'inscrivent dans cette logique puisqu'elles conçoivent des sociétés dans lesquels certaines des idées développées par les féministes l'ont emporté pour le meilleur ou... le pire. Toutes trois sont féministes mais les mondes post-féministes qu'elles imaginent sont tout sauf souriants. Alors qu'on s'attendrait à des textes qui, à l'image des utopies socialistes, décrivent des mondes heureux parce que les femmes y sont les égales de l'homme, les dominant ou, encore, vivent sans eux, c'est souvent tout le contraire. Plus qu'un paradoxe, c'est le symptôme, la trace des débats qui ont animé les mouvements féministes dans les années 60 et 70 : quelle place faire à la maternité? À la sexualité? Comment concevoir une société féministe? l'homosexualité féminine est-elle une bonne, voire la meilleure réplique à la société patriarcale? ...

Plutôt que de contester de manière théorique les idées de leurs adversaires au sein du mouvement féministe, ces auteures en explorent toutes les conséquences pour en montrer paradoxalement les limites et les faiblesses. Elles utilisent la fiction, la création de mondes imaginaires pour conduire une variante du raisonnement par l'absurde. Elles se posent des questions comme : Que se passerait-il si nous vivions dans une société matriarcale? S'il ne restait sur terre que des femmes? Si les femmes pouvaient avoir des enfants sans intervention masculine? Si l'on allait au bout des conséquences de ce type de société? Et elles montrent, comme pourrait le faire un expérimentateur dans un laboratoire, que cela ne peut conduire qu'à des situations détestables. Plus qu'une critique du féminisme radical, il faut comprendre ces textes comme une participation romancée aux débats qui ont animé les milieux féministes dans les années 60 et 70 et comme moyen d'explorer les changements que la généralisation de la contraception était susceptible d'introduire dans nos sociétés. Sylvie Vartian le suggère lorsqu'elle reprend l'opposition que faisait Adrienne Rich entre la maternité comme institution construite par le patriarcat pour contrôler les capacités reproductrices de la femme (maternity) et la maternité comme expérience, source de plaisir et d'épanouissement (motherhood).

L'exploration d'une sexualité en mutation

Cette manière d'envisager les questions théoriques dans le cadre d'un récit permet à ces auteures d'aborder de front les questions de reproduction, de sexualité qu'il est toujours difficile de traiter en direct tant la contrainte sociale pousse au conformisme. En s'interrogeant sur la maternité, sur les relations entre les sexes, elles explorent à la manière d'ethnologues des systèmes de parentalité alternatifs et analysent leur rôle dans le développement des inégalités sociales, dans la construction des rapports hiérarchiques et dans la transmission des biens et des statuts. Parce qu'elles s'intéressent aux structures sociales les plus fines, relations de couple, familles qu'elles manipulent en

tous sens, ces auteures produisent une véritable ethnographie de sociétés imaginaires.

Partant d'une réflexion sur la génétique, Nancy Kress essaie, par exemple, de comprendre comment naissent les structures hiérarchiques dans des sociétés où tous n'ont pas les mêmes capacités. Elle imagine pour cela un monde dans lequel des biologistes ont réussi à modifier le gène du sommeil, ce qui leur permet de créer des individus qui ne dorment pas, qui travaillent donc beaucoup plus que les autres, connaissent plus de choses (ils ont plus de temps pour étudier) et deviennent de ce fait plus intelligents. Ces capacités sont héréditaires et très vite ces non-sleepers sont victimes de discriminations, on leur reproche d'occuper les meilleurs postes, de s'enrichir plus vite que les autres, de faire une concurrence déloyale aux entreprises classiques. Les gens ordinaires, ceux qui dorment, tentent de se protéger en créant une économie qui leur soit propre : ils n'achètent qu'à des entreprises qui emploient des sleepers. Ils paient plus cher des produits de moins bonne qualité, mais qu'importe, ils échappent au chômage auquel les aurait autrement contraint la plus grande productivité des entreprises des non-sleepers. Mais cette stratégie échoue. Quelques décennies plus tard, la société s'est partagée en deux catégories, les donkeys, des non-sleepers très productifs qui travaillent pour la collectivité et des beggars (qui donnent son titre au roman : *Beggars in Spain*) que l'on appelle aussi Livers (ils vivent sans contraintes), tous Sleepers qui vivent d'allocations chômage (le Dole). Cette analyse reprend, en l'exagérant à peine, quelques traits de la société américaine contemporaine telle, du moins, que l'envisagent les adversaires de l'Etat providence pour lesquels la méritocratie a un revers : la jalousie de ceux qu'elle laisse sur le bord de la route.

Cette réflexion de nature politique est associée, chez Nancy Kress à une interrogation sur la maternité, thème qu'elle a exploré sous toutes ses figures : mères abusives (comme dans *Dancer...*), mères abandonnées, femmes qui refusent la maternité, conflits entre sœurs, entre mère et fille... Comme le

montre Sylvie Vartian, la stérilité, le refus de maternité, les hésitations sur le genre, la reproduction assistée ou artificielle sont également traités en détail dans le détail dans les romans de Le Guin, d'Atwood et de Vonarburg.

On pourrait penser que ces thèmes sont spécifiquement féminins, qu'ils ont été introduits par des femmes auteures au lendemain de la révolution féministe. Ce n'est absolument pas le cas. Très tôt, des écrivains de science-fiction qui ne se réclamaient nullement du féminisme, ont amorcé une réflexion riche et complexe sur le genre, la sexualité, le plaisir et la reproduction. C'est le cas de Robert Heinlein qui imagine une société lointaine dans laquelle la conception est une affaire collective (il faut quatre ou cinq individus pour concevoir un bébé). Et il n'a pas été le seul. Paul Anderson et John Wyndham ont imaginé dans les livres publiés à la fin des années cinquante des sociétés dans lesquelles la reproduction était, dans des sociétés sans hommes, assurée par parthénogenèse¹⁴⁸. Robert Bloch a imaginé, dans *The World Timer*, une société dont tous les membres se mariaient trois fois en respectant des règles très strictes : le premier mariage, avec une femme mure et expérimentée ayant déjà eu des enfants, permettait au jeune homme de satisfaire ses besoins sexuels, le second, avec une femme plus jeune, était consacré à la reproduction et le troisième, à l'âge de la maturité, avec une compagne du même âge, à une relation amicale¹⁴⁹... D'autres se sont inquiétés de l'effet de la contraception et de l'allongement de la vie sur la population mondiale et ont cherché des solutions pour résoudre les problèmes de surpopulation : hibernation d'une partie de la

¹⁴⁸ Paul Anderson, *The Virgin Planet*, Avalon Books, 1959 ; John Wyndham, *Consider her Ways*, 1963.

¹⁴⁹ Cette proposition n'est pas si éloignée de celle du mariage en deux étapes qu'imaginait Margaret Mead in *Marriage in two steps*, Redbook Magazine, 1956 : dans la première étape, le jeune couple vit ensemble mais n'a pas le droit d'avoir des enfants, droit qu'il acquiert en procédant à un second mariage.

population, comme dans *Winter Boy*, *Summer Girl* de John Christopher (1967), fertilités différentielles selon les classes sociales, comme C.M.Kornsblyth dans *The Marching Morons* (1965)¹⁵⁰. Mais on ne saurait confondre leurs problématiques et celles des auteures féministes. Lorsqu'Aldous Huxley imagine dans *Brave New World* une reproduction par conception généralisée in vitro, il vise d'abord le totalitarisme qu'il dénonce. Lorsque John Boyd imagine une drogue qui autorise la parthénogénèse et donne du plaisir à celles qui l'utilisent, amenant les féministes les plus radicales à juger les hommes inutiles (d'où une guerre des sexes), il produit un pamphlet antiféministe¹⁵¹. Lorsque Robert Heinlein multiplie les solutions bizarres pour se reproduire, il s'amuse et reste dans l'élucubration fantasmagorique : le récit de la conception est un élément du décor, un de ces éléments introduits dans le récit pour créer un sentiment d'exotisme. Il en va tout autrement chez Margaret Atwood. Lorsque cette auteure imagine une conception à plusieurs dans *The Handmaid's Tale*, elle explore les conséquences de la généralisation des méthodes contraceptives qui ont permis de séparer sexualité et reproduction. En témoigne, la manière dont elle traite du sujet : dans ses textes, la douleur de l'enfantement est étendue à la conception ce qui n'est absolument pas le cas chez Heinlein. Elle envisage la reproduction comme une opération que l'on peut rationaliser, à laquelle on peut appliquer les principes de la division du travail industriel. Dès lors que la maternité devient une profession, elle devient affaire de classe, de transaction commerciale et il n'y a plus de raison de l'associer au plaisir! Margaret Atwood envisage cela dans des mondes qui, malgré toute la distance, ressemblent aux nôtres. Là où Heinlein imagine des mondes lointains peuplés

¹⁵⁰ Et l'on pourrait, bien sûr, renvoyer à Platon qui, dans la *République*, imaginait une société où les enfants seraient, dès leur naissance, remis à un comité chargé de les éduquer, où les hommes et les femmes, une fois passé l'âge d'avoir des enfants, auraient "la liberté de s'accoupler avec ils voudront hormis leurs filles et leur mère."

¹⁵¹ John Boyd, *Sex and the high Command* (1970).

d'êtres bizarres, elle nous parle d'hommes et de femmes confrontés à des problèmes réels que nous rencontrons dans nos sociétés, comme la stérilité (liée dans ses romans à la pollution), la puissance du religieux, la domination d'une minorité... Et des modèles qu'elle nous propose aux mères porteuses qui proposent leurs services dans nos sociétés, la distance n'est somme toute pas si grande.

Selon le contexte, la même scène, le même objet fictionnel prend un sens original. Élément du décor chez Heinlein, flèche anti-féministe chez Boyd, la conception non conventionnelle est critique du totalitarisme chez Huxley et réflexion inquiète sur les évolutions de la sexualité féminine chez Atwood, Le Guin ou Vonarburg. Les textes de science-fiction ne peuvent être détachés du milieu dans lequel ils ont été conçus.

À l'amusement que suscitent l'ironie de Boyd et l'imagination de Heinlein, les auteures qu'étudie Sylvie Vartian opposent le sérieux d'une réflexion quasi ethnologique sur les évolutions de la famille. Là où nous pensions que la rencontre d'un homme et d'une femme suffisait pour procréer, elles nous montrent que cela peut être beaucoup plus compliqué, que trois, quatre, cinq personnes, voire plus peuvent être impliquées dans la conception, l'éducation des enfants. D'où la multiplication des types de structures familiales qui ne ressemblent que de très loin au modèle patriarcal que nous avons tendance à considérer comme naturel. D'une certaine manière, ces romans nous ouvrent les yeux sur la capacité de la culture à inventer des familles qui n'ont que peu à voir à ce que nous a légué la tradition. Mais ils mettent aussi en évidence des conséquences auxquelles on ne pense pas forcément : plus il faut de partenaires pour concevoir un enfant, plus il est compliqué, pour des motifs simplement pratiques, de mener à bien l'opération. Manière sociale plus que médicale de pratiquer la régulation des naissances qui modifie le rapport à la vie : si les naissances sont plus rares, la vie vaut plus cher et l'on est plus attentif à la protéger. Dans les sociétés qu'imaginent les auteurs qui rêvent à des conceptions multiples, on vit en général très longtemps.

Sylvie Vartian suggère que ces auteures militent pour “l'égalité des sexes et des statuts sociaux masculins et féminins.” Elle voit dans ces romans comme la description d'un “processus enclenché et à venir, inévitablement, et pour le bien de tous.” On la croirait volontiers si les auteures qu'elle analyse nous décrivaient des mondes souhaitables. Mais, qui peut vouloir vivre dans ceux qu'imagine Le Guin, Atwood ou Vonarburg? Comment parler d'égalité des sexes et des statuts dans des sociétés qui ont réduit les hommes au rôle d'étalon ? ou dans des mondes peuplés d'hermaphrodites ou chacun peut être tour à tour père ou mère ? Malgré tous ses défauts, la société patriarcale paraît encore préférable.

Mais la question n'est pas vraiment là : ces auteures explorent, analysent, décortiquent avec leurs outils, ceux de la fiction, les changements profonds dans le statut de la femme et leur impact sur la société. Elles s'interrogent sur la différence sexuelle et sur son rapport aux structures sociales. Leurs évocation de l'hermaphrodisme ou de la parthénogenèse font écho aux débats entre Luce Irigaray et Monique Wittig sur ce thème : la différence sexuelle est-elle, comme le suggérait la première, libératrice ou, au contraire, comme l'affirmait la seconde, source du pouvoir masculin?

Ce sont ces questions, les transformations des rôles de mère et de reproductrice et l'impact de celles-ci sur les structures de la société qui les intéressent beaucoup plus qu'une bataille pour l'égalité. Et si les réponses qu'elles apportent sont ambiguës, c'est qu'il s'agit moins, pour elles, d'affirmer une position que de mettre en scène une problématique, d'exprimer, dans le langage de la fiction, les interrogations que les théoriciennes du féminisme abordaient, de leur côté, au même moment, avec leurs propres outils intellectuels. De fait, plusieurs des textes qu'étudie Sylvie Vartian pourraient s'inscrire dans le programme de recherche que dessinait Monique Wittig en 1975 lorsqu'elle disait : “Je crois que ce qu'on est en train de chercher

péniblement, c'est une nouvelle forme d'androgynat qui peut apporter à toute l'humanité."¹⁵²

La fiction, laboratoire et source de connaissance ?

En s'appuyant sur les travaux de Barrère et Martucelli, Sylvie Vartian propose de faire de "l'œuvre romanesque (...) une source de connaissance à part entière, un véritable «laboratoire» d'observation et d'étude du vivant, de l'homme et du monde moderne." S'agissant d'un genre populaire, méprisé des élites, souvent mal écrit, cela peut paraître paradoxal : comment imaginer que ce type de publications contribue à la connaissance ? Et pourquoi des auteurs que ces questions intéressent choisissent-ils ce genre mineur plutôt que le roman traditionnel ou l'essai ?

Sans doute y a-t-il à tout cela de bonnes raisons. Ce ne serait pas la première fois que des textes sans grande qualité littéraire joueraient ce rôle. Frédérique Aït Touati a montré que les fictions de Kepler, Fontenelle ou Huyghens ont, au 17^{ème} siècle, contribué à transformer les représentations du cosmos . Plus près de nous, les mondes imaginaires des utopistes ont enrichi la pensée des politiques et industriels .

Le fait que ce genre soit mineur et sans prétentions littéraires est un atout : cela lève les contraintes que s'imposent des genres plus sérieux. Il n'est pas nécessaire de présenter des situations vraisemblables dans des "pulp fictions", ces publications populaires qui ont édité l'essentiel de la science-fiction historique. Parce qu'ils sont méprisés des élites, considérés comme pur divertissement, ces récits échappent largement à la censure (et à l'autocensure). L'imagination peut donc s'y déployer librement. Leurs auteurs ont, plus que d'autres, la possibilité d'explorer des situations extravagantes, de les penser mais aussi, du même geste, de les introduire dans le registre du possible, voire du probable. De l'élucubration et du fantasme à la

¹⁵² Extrait d'une interview donnée à Louise Turcotte en 1975

conjecture, il n'y a qu'un fossé que ces textes aident à franchir. Lorsqu'au 17ème Godwin ou Wilkins imaginaient des voyages vers la lune avec force détails sur les solutions techniques, ils introduisaient ces voyages dans le champ des possibles. Les auteurs de cette branche de la science-fiction que l'on appelle spéculative, pour la distinguer de la Fantasy ou du Space Opera, ne font pas autre chose.

S'ils contribuent à la production de connaissances, c'est avec leurs outils propres, ceux de la fiction. Les mondes imaginaires qu'ils inventent ressemblent, par bien des cotés, aux modèles des sociologues ou des économistes. Ils en ont la netteté, le dépouillement mais aussi le simplisme : ce sont des maquettes tout juste bonnes à nourrir le récit puisque ces livres racontent en général l'histoire d'individus aux prises avec ces sociétés imaginaires, qui se révoltent contre elles et tentent de leur échapper. Les outils de la fiction n'ont que peu à voir avec ceux de la science, mais les récits donnent l'occasion de décrire ces sociétés, d'en faire, entre deux épisodes, l'histoire, la sociologie ou l'ethnologie.

En fait, ces mondes ne se distinguent de ceux développés par les spécialistes des sciences humaines que par leur manque, revendiqué, de réalisme. Mais cet irréalisme est ce qui, justement, permet de se poser des questions nouvelles. Ils sont, en ce sens, très proches de ces expériences de pensée que l'on rencontre si souvent chez les philosophes et les spécialistes de psychologie morale .

Différents procédés littéraires aident à construire ces mondes. Le plus simple est le changement de cadre qui consiste à présenter une situation banale sous un jour nouveau en en modifiant le décor ou les acteurs. The skull, la nouvelle antiraciste de Philip K.Dick qui montre comment des hommes pourraient être, dans une société future, méprisés par des robots, en donne l'illustration la plus simple. La création de mondes antagonistes, comme fait, après bien d'autres, Ursula Le Guin est une autre manière de mettre en fiction une problématique, d'ouvrir les yeux des plus curieux. Dans tous ces cas, il s'agit de mettre en

lumière, sous les projecteurs, comme sur une paillasse de laboratoire, un thème, une question. La méthode n'est pas nouvelle. Fontenelle en a fait il y a bien longtemps la théorie. Il écrivait dans ses Entretiens sur la pluralité des mondes :

Toute la philosophie n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais ; car si vous aviez les yeux meilleurs, que vous ne les avez, vous verriez bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes, ou si elles n'en sont pas ; et si d'un autre côté, vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez pas de le savoir, ce qui reviendrait au même ; mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est là la difficulté.

La science-fiction spéculative nous ouvre les yeux sur ce qui pourrait se produire si... Elle multiplie les conjectures.

Parce qu'il s'agit de romans, et qu'il faut créer l'impression de vraisemblable sans laquelle il ne saurait y avoir de récit, leurs auteurs entrent dans le détail de la vie de leurs personnages, ils décrivent leurs toilettes, leurs manières de table ou de lit, la langue qu'ils parlent... Impossible de se fier, dans ces mondes imaginaires, au savoir du lecteur. Mais, dès lors qu'un auteur organise dans le détail la vie de ses personnages, qu'il la rationalise pour mieux explorer une problématique, il se condamne à créer des castes, des règles et normes rigides à l'image de ces couleurs que l'on rencontre dans *The Handmaid's Tale* et dans *Chronique du pays des mères*. Si les sociétés qu'imaginent les auteurs de science-fiction sont si souvent repoussantes, c'est qu'elles sont conçues de manière rationnelle, comme n'importe quelle utopie, à ceci près, que les romanciers ne créent ces utopies que pour mieux les critiquer. En ce sens, leur travail est proche de celui des sociologues tel que le définissait H.G.Wells : "The creation of utopia - and their exhaustive criticism - is the proper and distinctive method of sociology."

Telle qu'on l'envisage d'ordinaire, la science-fiction est associée aux sciences dures, à la mécanique, à l'informatique, à la chimie. Les féministes qu'étudie Sylvie Vartian, nous ont montré que ce genre littéraire pouvait servir de support aux débats politiques et idéologiques, qu'il permettait d'explorer la famille, la société avec des concepts et des outils, empruntés aux voyageurs et aux explorateurs, c'est-à-dire aux ancêtres de la géographie humaine, de la sociologie et de l'ethnologie. Ces auteurs pratiquent en quelque sorte une ethnologie expérimentale. Là où les ethnologues et les sociologues vont interroger des acteurs, crayons et carnets en mains, ils font confiance à leur imagination. Elle n'est pas moins efficace pour éclairer notre présent.

Bibliographie

Eric Leif Davin : *Partners in Wonder: Women and the Birth of Science Fiction, 1926-1965*, Lexington books, 2006

Introduction, *A science-fiction omnibus*, Penguin Books, 2007.
Brian Aldiss

Gardner Dozois *Best SF Short Novels*

<http://www.feministsf.org/authors/wsfwriters.html>

Connie Willis, Shella Williams, *A woman's liberation : A choice of futures by and about women*. Warner Books, 2001

Justine Larbalestier, *Daughters of Earth: Feminist Science Fiction in the Twentieth Century*, Feminist science-fiction in the twentieth century, Wesleyan University Press, 2006.

Grandpa, 1955, James Schmitz

Brian Aldiss : *A science fiction omnibus*, Penguin 2006.

Nancy Kress *Evolution*, 1995. Nancy Kress, *Beaker's Dozen*, 1998

Lettres Persannes

Voyages de Gulliver Swift

Roland Barthes qui sert d'indice pour décrire un milieu, une atmosphère et donne l'impression de réel... (*Introduction à l'analyse structurale des récits*, Communications, n°8, 1966)

Chris Beckett blog Chris Beckett's Fiction que l'on peut trouver ici : <http://www.chris-beckett.com/blog/page/4/>).

Stanley Schmidt, Analog, in réponse à un lecteur dans le n° de novembre 2010 de cette revue

Fredric Jameson est l'auteur d'une étude sur l'utopie et la science-fiction, *Archeologies of future*, Verso, 2005,

[Political ideas in science-fiction](#) (Wikipedia).

Philip K.Dick, *Immunité*, Folio, 2005.

Brian Aldiss *Non Stop*,

Stranger in a Strange Land

Les guerrillères de Monique Wittig.

Paul Anderson, *The Virgin Planet*, Avalon Books, 1959

John Wyndham, *Consider her Ways*, 1963.

Margaret Mead in *Marriage in two steps*, Redbook Magazine, 1956

Platon la *République*

John Boyd, *Sex and the high Command* (1970).

F. Aït Touati, *Contes de la lune*, Gallimard, 2011

Bernard Girard, *Histoire des théories du management*, 1995

The so called science of sociology in *An Englishman looks at the world*, 1914